

**Fifth Avenue 3
Bons Baisers de
Manhattan**

Smith, Christopher

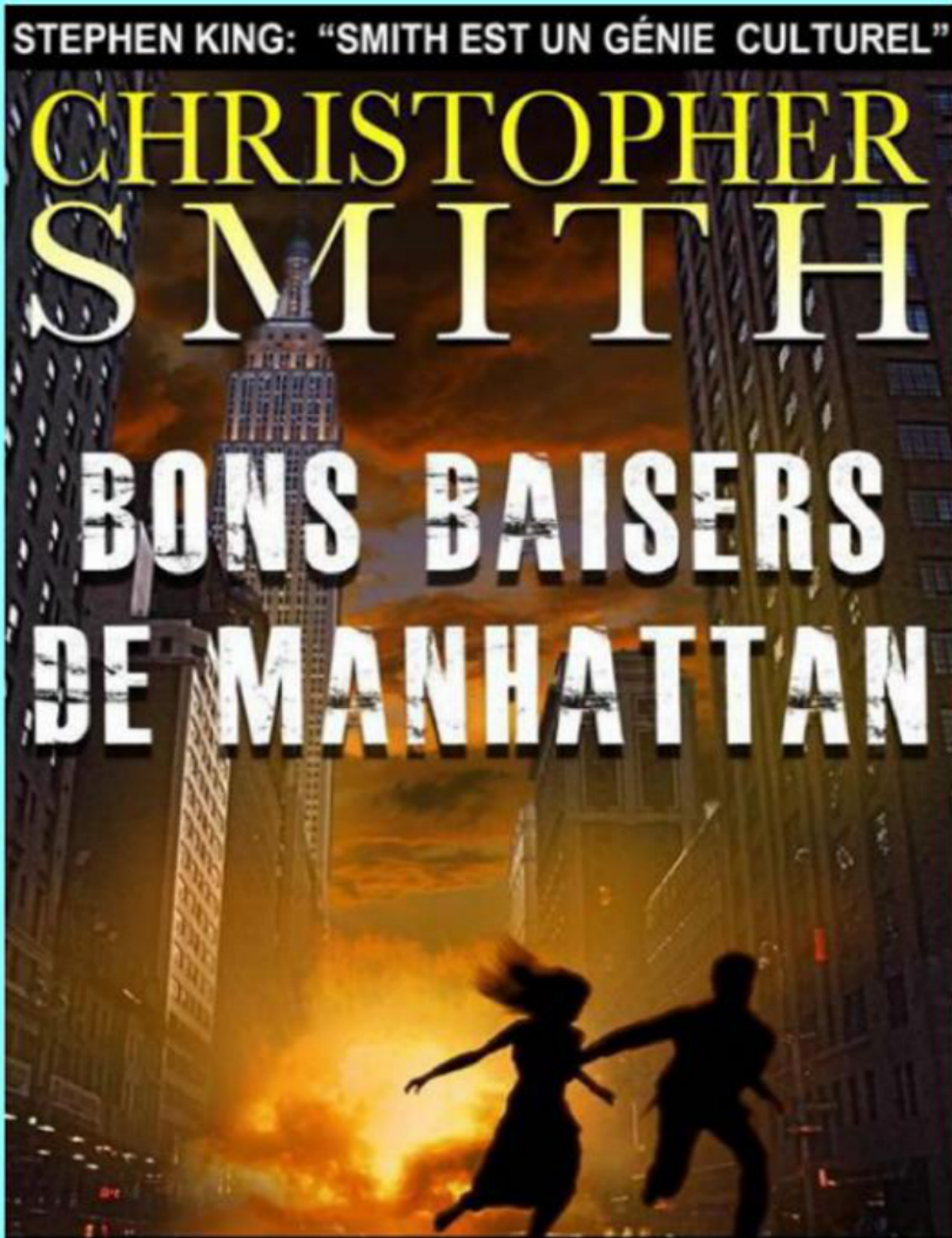
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

STEPHEN KING: "SMITH EST UN GÉNIE CULTUREL"

CHRISTOPHER
SMITH

BONS BAISERS
DE MANHATTAN



BONS BAISERS DE MANHATTAN

Un roman de **Christopher SMITH**

Traduit de l'anglais par **Claire LAMAIISON et Corinne MASKA**

Pour mes lecteurs.

Merci.

SOMMAIRE

Chapitre Un
Chapitre Deux
Chapitre Trois
Chapitre Quatre
Chapitre Cinq
Chapitre Six
Chapitre Sept
Chapitre Huit
Chapitre Neuf
Chapitre Dix
Chapitre Onze
Chapitre Douze
Chapitre Treize
ÉPILOGUE

Copyright : cette publication est protégée par le Copyright Act Américain de 1976 et toutes les autres lois internationales applicables, les lois fédérales, nationales et locales, et tous les droits sont réservés, y compris les droits de revente.

Toutes les marques de commerce, marques de service, noms de produits ou fonctions nommées sont supposées être la propriété de leurs propriétaires respectifs et sont utilisées uniquement à titre de référence. Il n'y a aucune approbation implicite lorsque nous utilisons un de ces termes. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme et par tout moyen électronique ou mécanique (y compris la photocopie, l'enregistrement ou le stockage d'informations et de récupération) sans l'autorisation écrite de l'auteur.

Première édition e-book © 2012.

Pour toutes les autorisations, contacter l'auteur :
email: ChristopherSmithBooks@gmail.com

Avertissement : Il s'agit d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes vivantes ou décédées (sauf mention explicite) est une coïncidence.

Copyright © 2012 Christopher Smith.

Tous droits réservés dans le monde entier.

<http://www.christophersmithbooks.com>

10 9 8 7 6 5 4 3 2 1

Remerciements

L'auteur tient à exprimer sa reconnaissance à Erich Kaiser, ses parents Ross Smith et Ann Smith, Margaret Nagle, Kate Cady, J. Carson Noir, Laura Baumgardner, Ellen Beck, Jackie Kennedy, Angel Davis, Anna Dobson, Tyler Thiede, l'équipe de Ody, ses amis chez Bangor Daily Nouvelles et chez UMaine, Sandy Phippen, Debra McCann, Diane Cormier, Lisa Smith, Deborah Rogers, Howard Segal, Brandi Doane, et son incroyable comptable et conseiller financier, Jaime Berube .

Je vous remercie tous.

L'auteur tient également à remercier ses lecteurs, qui sont la pierre angulaire de son travail. Je vous remercie pour votre patience et votre soutien. Vous êtes raison pour laquelle je me lève très tôt chaque matin et me couche très tard le soir. Je vous verrai sur Facebook.

Merci également à l'équipe d'Amazon, à mes amis Ted Adams et Bari Khan pour m'avoir fait découvrir le côté sombre de Manhattan, même s'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient à l'époque, à ces hommes et ces femmes qui ont permis à l'auteur de connaître le vrai Manhattan alors qu'il songeait à écrire ce livre, et aux amis, anciens et nouveaux, qui ont tous contribué à façonner ce livre ou qui ont offert leur soutien une fois l'écriture terminée.

Je vous remercie.

BONS BAISERS DE MANHATTAN

par Christopher SMITH

CHAPITRE UN

Carmen Gragera planta son couteau dans son steak et regarda, assis de l'autre côté de la table, l'homme qu'on lui demandait d'assassiner par contrat.

Ils étaient en train de dîner dans un restaurant tranquille de l'Upper East Side, proche de Central Park, et tandis qu'elle le regardait, elle ne se demandait pas comment elle allait le tuer, mais si elle allait en être capable.

Le contrat qu'elle avait accepté était précis : tuer Alex Williams avant 21 heures. Le faire vite mais ne pas le faire proprement. La presse n'accordait en général que peu d'attention à un meurtre propre. Ce qu'ils voulaient, c'était quelque chose de peu soigné et plutôt sale, surtout s'il s'agissait d'un homme comme Williams, qui avait autant dénigré le FBI.

Lorsqu'elle en aurait fini avec lui, elle devait prendre un taxi pour LaGuardia et rentrer à Paris par le vol de nuit. Si elle parvenait à le tuer, la seconde moitié de la somme engagée serait transférée sur son compte avant le lendemain matin.

Plus que quatre-vingt-dix minutes avant 21 heures.

Carmen baissa les yeux sur son steak, il était tellement saignant qu'il baignait dans une mare de jus brunâtre. Elle en grignota un bout tout en considérant les options qui s'offraient à elles, il y en avait deux.

Elle pouvait le tuer. Pouvait-elle se passer de cinq millions de dollars simplement pour avoir enfreint ses propres règles et fait l'erreur de craquer pour lui ?

Ou alors, elle pouvait le laisser partir et dire qu'il s'était enfui au moment où elle s'apprêtait à le supprimer. Ils seraient furieux, mais puisqu'ils savaient de quoi le type était capable, il n'y avait aucune raison pour qu'ils commencent à lui poser des questions.

Le problème avec ce scénario, c'est qu'elle ne travaillerait plus jamais pour eux, ce dont elle souffrirait sur un plan financier vu qu'ils

faisaient souvent appel à elle et qu'ils la payaient bien. Mais le pire était ailleurs, car elle savait ce qu'ils feraient. Ils la court-circuiteraient et engageraient quelqu'un d'autre pour le tuer. Elle était dans une situation sans issue. Quoiqu'elle fasse, il allait mourir.

Il saisit son verre de vin, et leva les yeux vers elle.

- À quoi penses-tu ? dit-il. Tu as à peine touché à ton assiette. Tout va bien ?

- Ça va.

- Alors, pourquoi tu ne manges pas ?

- Je n'ai pas aussi faim que je pensais.

- Allons. C'est notre dernière nuit ensemble. Il faut quand même que tu manges quelque chose. Ce qu'on te servira dans l'avion sera bien moins appétissant.

- Je sais.

Il haussa les sourcils avec une grimace.

- Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu as l'air contrariée.

- Non, je ne suis pas contrariée.

- Écoute, Carmen. Nous travaillerons encore ensemble. Dans quelques mois ou dans quelques années, mais ça se fera.

Pouvait-il lire dans ses pensées ?

- Et ce qui s'est passé la nuit dernière ne doit pas être la seule et dernière fois. En fait, je préférerais que cela ne le soit pas.

Doux Jésus.

Alex Williams avait 38 ans ; du haut de son mètre quatre-vingt-huit, cet ancien marine à l'épaisse chevelure noire et souple débordait de virilité. C'était un vrai tueur, et un assassin d'envergure internationale. Comme elle.

Elle le considérait comme un des meilleurs et des plus brillants.

Ils avaient déjà travaillé ensemble par le passé, mais cette fois-ci le niveau de difficulté était tel que l'aboutissement de la mission signait la réussite de leur plus ambitieuse collaboration.

Malgré des conditions extrêmement difficiles, ils avaient supprimé le dirigeant d'une importante société, tâche des plus délicates, car ce milliardaire complètement paranoïaque était sous escorte 24h/24.

Ils avaient passé six semaines à attendre, à élaborer un plan, pour déjouer l'équipe de sécurité et atteindre leur cible. Mais la nuit dernière, ils l'avaient eu, et aujourd'hui, leur exploit faisait la une des journaux.

Mais le problème, c'est qu'hier soir, ils avaient fait autre chose, quelque chose de très différent. Pour la première fois depuis leur rencontre, ils avaient fait l'amour, et à présent, Carmen le regrettait. Elle n'avait jamais franchi le pas avec ses collègues. Mais lorsqu'Alex était sorti de sa chambre, une bouteille de vin à la main, pour fêter le meurtre, ils avaient bu sans se soucier de leur estomac vide, et donné

libre cours à l'attraction sexuelle qu'ils ressentaient l'un pour l'autre depuis toujours.

- Je pense qu'hier nous avons fait une erreur, dit-elle.

Il coupa un morceau de steak et le porta à sa bouche tout en la fixant du regard.

- Pas d'accord.

- Le sexe gâche tout.

- Pas nécessairement. Nous sommes des adultes. On se mentirait si on disait que nous ne sommes pas attirés l'un vers l'autre. Nous l'avons toujours été. Ce qui devait arriver est arrivé. Je n'ai aucun regret.

- Je ne sors jamais avec des collègues.

- J'aimerais que tu ne puisses plus le dire.

- Je préfère les histoires d'un soir.

Cette phrase sonnait faux et il le comprit immédiatement. En vérité, sa vie sexuelle était au point mort. Elle ne se rappelait même pas de la dernière fois qu'elle avait fait l'amour avec un homme.

- Vraiment ?

- Arrête, Alex. Notre boulot nous emmène aux quatre coins du monde. On court toujours le risque de ne plus jamais se revoir.

- N'importe quoi. On n'est pas tout le temps en train de travailler. Rien ne nous empêche de prendre quelques jours de vacances ensemble lorsque nous sommes proches l'un de l'autre, que ce soit ici ou à des milliers de kilomètres.

Elle reposa ses mains sur ses genoux.

Tout en approuvant sa remarque d'un hochement de tête, elle le quitta du regard et l'air de rien, jeta un coup d'œil à sa montre. Il lui restait soixante-quinze minutes pour prendre une décision. Elle ne savait pas quoi faire.

À la table d'à côté, un couple se faisait face, éclairé par la lueur de la bougie qui les séparait. Ils se disputaient ouvertement, sans se soucier des conversations voisines, du fracas des assiettes et des couverts qu'on débarrassait, des voix des serveurs qui prenaient les commandes et des "pops" des bouteilles de vin qu'on ouvrait. Ils étaient hermétiques à tout ça.

Carmen les regarda un moment. Ils étaient plutôt beaux et devaient avoir la trentaine ; le Birkin posé au sol, près d'elle, et la grosse montre chromée qu'il portait au poignet montraient qu'ils avaient de l'argent ou qu'ils étaient lourdement endettés. La femme prenait un air relax. Elle se tenait les bras croisés et affichait une moue désintéressée. Le visage de l'homme, en revanche, dans la danse des ombres projetées par la bougie, semblait étrangement démoniaque.

Carmen tendit l'oreille et, tandis que l'homme attrapait ce qui

semblait être une bouteille de vin à deux cent dollars pour remplir son verre, elle comprit qu'il était question d'argent, ou de son mauvais usage.

- Tu es toujours là ?

- Désolée. Elle désigna l'autre table de la tête, la femme était en train de bailler. J'étais absorbée par les voisins.

- En train de chercher des excuses pour rester célibataire ?

- Je crois que je resterai toujours célibataire.

- Pourquoi ? Ce n'est pas possible de rester dans ce piège toute sa vie.

Il y a un après pour chacun d'entre nous. C'est quoi, ton « après » ?

- Moi, une plage à Bora Bora.

- Tu veux de la compagnie ?

- Pourquoi tu joues à ça ?

- Parce que la nuit dernière, ça m'a plu. Je pense à toi tout le temps, même lorsque nous ne travaillons pas ensemble. Je suis sûr que ça vaut la peine de tenter le coup.

Il s'arrêta un instant et réfléchit, comme s'il était en train de prendre une décision. Ça va bien plus loin. On m'a demandé de faire quelque chose ce soir, et je sais que je ne peux pas le faire.

Elle chercha ses yeux du regard.

- Carmen, te tuer ce soir... faisait partie de mon contrat. Il n'y a aucun billet d'avion pour toi à LaGuardia. Lorsque nous aurons fini notre mission, il m'en restera une autre. Te tuer.

CHAPITRE DEUX

Elle était assise sur sa chaise, immobile. Elle scrutait son visage tandis que chaque parcelle de son corps était en alerte maximum. Elle chercha les mains d'Alex et vit qu'elles étaient posées sur la table ; dans l'une, son verre de vin, dans l'autre, son couteau à steak. Elle ne quitta le couteau des yeux que lorsqu'il l'eut posé.

- Laisse-moi deviner. Ça devait être fait avant 21 heures ce soir ? Un truc peu soigné parce que la presse aime le sordide ? C'est comme ça que ça devait se passer ?

Il resta silencieux.

- Tu étais supposé prendre une photo de moi et leur envoyer par e-mail pour leur prouver que j'étais morte ? J'ai raison, c'est ça ?

Inutile d'attendre la réponse.

- C'est exactement ce qui a torturé mon esprit toute la soirée. Voilà pourquoi je ne mangeais rien. Et tu avais raison tout à l'heure. J'étais contrariée. Oui Alex... On m'a demandé de te tuer.

C'était quelque chose de presque imperceptible, mais elle s'en aperçut aussitôt. Il rapprochait sa main du couteau.

- Allais-tu remplir ta mission ?

Elle s'appuya sur le dossier de sa chaise et sentit le revolver qui était caché dans son dos. Avec son couteau, il avait une longueur d'avance, mais elle était rapide. Elle pouvait l'éviter. S'il faisait le moindre geste, elle lui jetterait son verre de vin rouge au visage, il serait aveuglé pendant quelques secondes, et elle aurait le temps d'attraper son arme.

- Non évidemment, sinon je ne t'aurais rien dit. En plus, c'est moi qui te l'ai avoué en premier. Et si je ne t'avais rien dit ?

- Et bien, je serais probablement encore en train de penser aux différentes options que j'avais.

- Donc tu envisageais de me tuer ?

- C'est ce que nous faisons tous les jours, Alex.

- C'est ce que nous faisons aux gens de nous ne connaissons pas.

- Pas tout le temps, et tu le sais très bien. Elle étudia son visage.

- Écoute, si ça peut te rassurer, il était très improbable que je le fasse.

- Pourquoi ?

- Parce que je n'ai pas besoin de cet argent. Si je leur avais dit que j'avais échoué, ils auraient simplement envoyé quelqu'un d'autre faire le boulot à ma place.

- Et tu ne m'aurais pas prévenu ?

- Je ne sais pas ce que j'aurais fait. Mais il y a une chose dont je suis certaine à présent. Ils veulent notre peau à tous les deux. En dépit de notre relation, ils comptaient sur le fait que l'un de nous aille jusqu'au bout pour récupérer les cinq millions. Est-ce qu'ils t'ont proposé la même somme ?

Il confirma d'un signe de tête.

- Donc, après la mort de l'un d'entre nous, il ne leur en restait plus qu'un à supprimer. Pas mal comme calcul. Tu dis qu'il n'y a aucun billet pour moi à LaGuardia ? En fait, je parie qu'il y a un billet pour chacun de nous deux à LaGuardia. Tu m'as dit que tu devais rester en ville. Où devais-tu vraiment aller ce soir ?

- En Espagne.

- Et si tu avais atterri là-bas, ils t'auraient fait tuer. Et si j'avais atterri à Paris, le même sort m'était réservé.

- Pourquoi font-ils ça ?

Elle haussa les épaules.

- Aucune idée. Peut-être qu'on en sait trop. Nous avons eu accès à des informations dont nous pourrions nous servir pour les faire chanter, tout particulièrement après cette mission. Aucune des missions qu'ils nous ont confiées dans le passé n'était aussi importante ou n'a eu autant de retombées médiatiques. À l'évidence, notre temps est compté. Nous sommes tous les deux dans le viseur.

- Ils sont peut-être en train de nous observer, là.

- Toi et moi n'entrons jamais quelque part sans avoir inspecté les alentours avant. On le fait toujours. Je n'ai rien vu d'anormal lorsque nous sommes entrés. Et toi ?

- Rien, non.

- Mais ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas quelqu'un dehors à présent. Ou peut-être même ici, à l'intérieur, avec nous. Pour ne pas courir de risque, nous devrions certainement manger et paraître moins tendus.

Elle s'attaqua à son steak et mastiqua le bout de viande froide. Elle se versa un peu plus de vin et dit que le steak était bon. Elle baissa la main jusqu'à son sac à main et l'entrouvrit. Il la regardait faire. Elle prit une autre bouchée de steak. La fourchette lui échappa des mains et tomba par terre. Elle se pencha pour la ramasser et, dans son mouvement, elle orienta son corps de manière à ce que personne dans la salle ne puisse la voir attraper la bouteille de steak sauce qui se trouvait sur la table, et la laisser tomber dans son sac.

- Qu'est-ce que tu fais ? dit-il.

- Je récupère ma fourchette. Je vais devoir en demander une autre. Elle parcourut la salle des yeux à la recherche de leur serveur, accrocha son regard et lui fit signe d'apporter une nouvelle fourchette. Il s'exécuta immédiatement.

- Qu'est-ce que tu manigances ?

- Tu vas me tirer une balle en pleine tête. Puis tu prendras une photo et tu leur enverras, exactement comme ils nous l'avaient demandé.

- De quoi tu parles ?

- Tu me fais confiance, Alex ?

- Après toute cette conversation ?

- J'ai besoin de savoir si tu me fais confiance. Si ce qui s'est passé entre nous la nuit dernière signifie quelque chose pour toi, j'ai besoin que tu analyses vite ce que tu ressens -et que tu me dises si tu me fais confiance.

- Je n'en sais rien.

- Ok, dit-elle en découpant un autre bout de son steak. Je vois. Cinq millions, c'est beaucoup d'argent. Moi non plus je ne sais pas si je peux te faire confiance.

Donc, je vais devoir prendre un risque parce ce qui s'est passé la nuit dernière a de l'importance à mes yeux et je crois que ça en a pour toi aussi. Tu vas me tirer une balle dans la tête et tu vas leur envoyer la photo.

Elle pointa sa fourchette vers lui.

- Et ensuite, tu sauras très précisément qui nous allons tuer.

CHAPITRE TROIS

- Il va falloir que tu m'en dises un peu plus sur ton plan, dit-il.

- C'est simple. Il suffit de trouver une ruelle ou d'aller à Central Park. Je m'allonge par terre, tu étales de la steak sauce tout autour de ma tête, tu m'en asperges le visage et puis tu prends ta photo. Le sang semble toujours plus foncé lorsqu'il fait nuit. On ne dirait jamais qu'il est rouge. Et ça, ils le savent. Ils croiront ce qu'ils verront parce que cela aura l'air vrai. Je sais à quoi ressemble le visage d'un mort, j'en ai eu ma dose. Ils veulent un mort ? Et bien, on va leur donner un mort.

- Ce n'est pas une mauvaise idée, dit-il.

- C'est une idée géniale. Reste à savoir si tu vas décider de me tuer pour de bon parce que tu penses avoir une chance de récupérer l'argent. Si c'est ce à quoi tu penses, écoute un peu ça. Ne t'attends surtout pas à ce que l'argent soit versé sur ton compte demain matin. Ce ne sera pas le cas. Ils sauront que tu n'as pas embarqué à bord du vol pour l'Espagne. Ils sauront que tu as flairé le piège... et ils mettront tout en œuvre pour te retrouver. Nous ne sommes pas les seuls assassins au monde, Alex. J'ai collaboré avec les meilleurs d'entre eux, tout comme toi. Imagine un instant qu'ils engagent Vincent Spocatti. J'ai travaillé avec lui. Je sais de quoi il est capable. Qu'est-ce que tu ferais s'ils faisaient appel à lui, hein ? C'est le meilleur sur le marché. Ne le prends pas pour toi, mais tu ne fais pas le poids. Moi non plus d'ailleurs.

Elle attrapa son verre et but une gorgée.

- Pourquoi suis-je censé tenir le premier rôle ? dit-il.

- Comment puis-je savoir que tu n'as pas l'intention de me tuer ?

- Parce que je préférerais vraiment passer du temps avec toi. Je pense qu'il se passe quelque chose entre nous. Mais nous avons un problème. Nous sommes des tueurs. Nous avons pratiqué le 'chacun pour soi' pendant trop longtemps. Nous n'accordons notre confiance que très rarement. Alors, comment fait-on pour passer à autre chose ? Je veux te faire confiance, mais est-ce que je peux vraiment me le permettre ? J'ai l'impression que tu ressens la même chose.

- En plein dans le mille.

- Bon, et que fait-on maintenant ? On invoque le ciel ? On croise les doigts très fort en attendant que ça passe ?

Il la regardait intensément et elle comprit ce qui lui passait par la tête. S'il se montrait loyal envers eux et la tuait, essaieraient-ils de le retrouver ? La possibilité qu'ils ne tentent rien du tout existait, et Carmen le savait parfaitement. C'est la raison pour laquelle, lorsqu'elle ferait la morte devant lui, elle choisirait un visage de morte aux yeux restés grand ouverts.

S'il faisait mine de prendre son revolver, elle s'en apercevrait et saisirait immédiatement le sien. Le vainqueur serait le plus rapide des deux.

Et s'ils cherchaient quand même à le retrouver ? Tout dépendait de ce qui se passerait après. Si ceux qui les avaient engagés les voulaient vraiment morts, ils feraient en sorte qu'ils le soient. Mais ça, ni elle ni lui n'en avaient la moindre idée.

- Il est presque 21 heures, dit-elle.

- J'ai vu.

- Plus de temps à tuer.

- Tu choisis bien tes mots...

- Bon, tu es prêt à me tirer cette balle ?

Lorsqu'il répondit, la tristesse dans sa voix était plus que palpable.

- Je suppose que je n'ai pas d'autre choix, Carmen.

CHAPITRE QUATRE

Ils se dirigèrent vers la 5ème Avenue, puis, arrivés au niveau de la 76ème Rue, ils entrèrent dans le parc par la Children's Gate.

C'était l'automne, et le fond de l'air devenait frais. Carmen jeta discrètement un coup d'œil à la ronde, et elle sentit qu'Alex était en train de faire la même chose. Pour un samedi soir à New-York, il était relativement tôt et des gens se promenaient encore sur la 5ème, comme cette femme qui faisait son footing, sa queue de cheval blonde claquant derrière elle comme si elle avait été dotée d'une personnalité propre.

Personne ici ne s'inquiétait de rien, personne pour les déranger. Ils allaient vraiment être au calme.

Alex passa son bras autour d'elle et l'attira à lui. Sur le moment, elle fut surprise de ce geste. Mais, lorsqu'elle sentit son avant-bras effleurer la crosse de son arme, elle se demanda s'il ne l'avait pas fait uniquement dans ce but.

Ils savaient tous les deux que l'autre cachait une arme, mais ils ignoraient où. Maintenant Alex savait. Elle lui passa le bras autour de la taille mais ne sentit rien d'autre que ses muscles. Son revolver

devait se trouver dans la veste qu'il portait durant le repas ou alors il était sanglé à l'un de ses mollets.

Ils marchaient sur le trottoir de droite. Ils croisèrent quelques joggeurs nocturnes, et Carmen pouvait entendre dans leur sillage la musique qui s'échappait des écouteurs. Il y en avait pour tous les goûts. Jazz. Hip-hop. Même des airs d'opéra.

Lorsqu'ils se retrouvèrent seuls, elle prit Alex par la main, enjamba une des petites barrières de fer forgé et grimpa sur une butte couverte d'herbe. En contrebas, derrière les buissons, ils pourraient mettre leur plan à exécution, à l'abri des regards.

- Où exactement ? dit-il.

- Juste là. Au milieu des buissons.

- Tu connais cet endroit ?

- Disons que je m'en suis déjà servie. Elle trouvait ça plutôt ironique, considérant que c'était peut-être ici qu'elle rendrait son dernier souffle. Au fur et à mesure qu'ils s'approchaient des buissons, elle sentit son cœur battre de plus en plus vite, il résonnait à présent dans sa tête, martelant ses tympans. Puis une décharge d'adrénaline. Elle se demanda si elle n'était pas train de faire une erreur. Il pouvait la tuer. C'était une possibilité. Ou alors, s'il ressentait vraiment quelque chose pour elle, il pouvait s'en tenir au plan. Impossible de deviner. Elle serra sa main dans la sienne une dernière fois, puis la lâcha.

- Je ne vais pas te tuer, Carmen.

- Je ne vais pas te le permettre, dit-elle. Mais si jamais j'échoue, fais en sorte que cela aille vite. Et je ferai pareil au cas où... Elle leva les yeux vers lui, mais la lune qui brillait derrière lui l'empêchait de distinguer son visage.

- Bon, je vais ouvrir mon sac et prendre la bouteille.

- J'ai l'impression que tu ne comprends pas. Quand je dis que je te fais confiance, je le pense vraiment.

Elle voulait y croire, mais son instinct lui intimait de se concentrer sur le plan. Elle savait qu'il était en train de l'observer et de jauger le moindre de ses gestes. Elle savait qu'il était tout aussi nerveux et dangereux qu'elle. Ils étaient exactement pareils, juste de sexe différent.

Elle ouvrit la bouteille et la lui tendit.

- Je vais m'allonger là, dit-elle en montrant le sol du doigt.

- Étale-moi de la sauce sur le front, mets-en un peu sur mes cheveux, et verse le reste sur l'herbe, autour de moi. N'en mets pas une couche trop fine. Que ce soit bien épais surtout, il faut qu'il y en ait suffisamment pour que le reflet du flash la rende visible sur la photo. Où est ton appareil ?

Il plongea la main dans sa poche, et instinctivement, elle

rapprocha son bras de sa taille. Elle portait un blouson court. S'il pointait son arme sur elle, elle pouvait lui briser le genou, prendre son arme pendant qu'il tomberait et en finir avec lui, vite, comme elle l'avait promis.

Il sortit son appareil photo.

- Tu as l'air inquiète, dit-il.

- Dans les minutes qui viennent, je saurai tout ce que j'ai besoin de savoir sur toi et ce que nous allons faire après, si tu fais le bon choix.

- Allonge-toi.

Elle recula pas à pas pour ne pas le perdre des yeux et s'allongea par terre, dans une position qui lui permettait de garder la main dans le dos, à quelques centimètres à peine de son arme.

À présent, la lune était juste derrière la tête d'Alex, et elle avait encore plus de mal à le voir. Tout ce qu'elle pouvait distinguer était la silhouette massive d'un homme portant un épais manteau. Elle voyait la bouteille dans sa main droite, et l'appareil dans la gauche. Elle percevait également le rythme saccadé de sa propre respiration.

- Prends la sauce, mets-en au bout de tes doigts et étale-la sur mon visage.

Elle le regarda ranger l'appareil photo dans sa poche et s'enduire les doigts. Il s'agenouilla près d'elle et lui demanda si elle était prête. Elle lui répondit qu'elle l'était, même si c'était faux. Elle ne devait pas laisser la sauce lui couler dans les yeux, sinon elle ne verrait rien. Elle n'avait d'autre choix que de les fermer l'espace d'un instant, ce qui l'agaça.

- Vas-y, dit-elle.

Elle ferma les yeux et sentit la sauce lui empourprer le visage. Elle rouvrit les yeux et lui demanda d'en verser un peu sur le côté gauche de son front. Il s'exécuta.

- Étale-la bien partout. Mets-en sur mes cheveux.

Il suivait ses instructions, massant doucement ses cheveux. On aurait dit qu'elle venait de recevoir une balle juste au-dessus du front.

- Maintenant, verse le reste à gauche de ma tête.

Il se baissa davantage, et tandis que son visage se rapprochait, il l'embrassa. Elle l'embrassa en retour. Elle étendit le bras et agrippa son visage de la main. Il l'embrassa plus fort encore. Elle voulait tellement le croire. Elle n'avait jamais ressenti ça pour un homme auparavant. Leurs bouches se séparèrent, elle sentit l'angoisse monter en elle.

Il versa le reste de la sauce tout autour de sa tête.

Lorsqu'il eut fini, il se releva, remplaça le couvercle sur la bouteille et remit la bouteille dans sa poche. Il s'essuya les mains dans l'herbe.

- Tu es prête pour ton gros plan ? demanda-t-il.

Son être tout entier hurlait que non, mais lorsqu'elle répondit, elle

lui dit qu'elle était prête.

Il plongea la main dans sa poche pour, vraisemblablement, en extraire son appareil photo.

- Fais la morte, dit-il.

Elle obéit, et, la bouche tordue, les yeux exorbités par l'horreur, elle tourna la tête figeant son regard à droite d'Alex. C'était maintenant qu'elle était le plus vulnérable. Il le savait. Elle le savait. Son cœur cognait dans sa poitrine.

- Je t'aime, dit-il.

Pourquoi tu me dis ça maintenant ?

Et d'un geste rapide -trop rapide ?-, il saisit l'objet dans sa poche, visa la tête de Carmen, et appuya cinq fois.

CHAPITRE CINQ

La lumière du flash l'aveugla, mais elle ne bougea pas.

Malgré le soulagement et la confusion qui l'inondaient à présent, elle resta impassible, la mort figée sur son visage. Il ne l'avait pas tuée. Il venait de lui dire qu'il l'aimait. Que devait-elle faire maintenant ?

Lorsqu'il eut fini, il lui tendit la main, elle la saisit et se releva face à lui. Il prit un mouchoir dans sa poche, et commença à lui essuyer le visage pour le nettoyer ; ensuite, il tamponna ses cheveux pour essayer d'enlever la sauce.

- Ce n'est pas le parfum qui te met le plus en valeur, dit-il.

- Tu plaisantes ? Il a été spécialement conçu pour attirer les hommes !

Il l'embrassa sur le front, puis sur les lèvres.

- Je pensais ce que je t'ai dit. Je ne plaisantais pas. Je t'aime.

Elle ne sut pas quoi répondre. Carmen ne s'était jamais impliquée dans une relation durable. Elle n'était pas sûre d'être déjà tombée amoureuse. Ou même, d'être capable d'aimer.

- Alex...

- Je suis content de te l'avoir dit. J'en ai assez de cette vie. Il est temps de prendre un nouveau départ. Avec toi. Il me semble que tu ressens la même chose, non ?

- Je me suis engagée sur d'autres missions après celle-ci. Je suppose que tu es dans la même situation. Tu sais bien qu'une fois qu'on accepte le premier versement, le pacte est signé. Aucun moyen de revenir en arrière. Tu sais ce qui se passe si on essaie de revenir en arrière.

- Et bien, faisons le boulot. Finissons ce qui est prévu, et après on change de vie. Ensemble.

C'était vraiment trop d'un coup. Elle ne s'attendait pas le moins du monde à ce qui venait de lui tomber dessus. Elle avait besoin de se retrouver seule, de penser, de digérer tout ça. Abandonner une vie qui lui rapportait dix millions de dollars par an en début de carrière n'était pas quelque chose qu'elle allait décider à la légère.

Concentre-toi.

- Tu dois leur envoyer la photo. Il est 21h30. Nous continuerons cette conversation plus tard.

Son appareil avait une connexion wifi et une fonction e-mail basique qui lui permettrait d'envoyer la photo qu'il désirait à la personne de son choix. Ils parcoururent les photos ensemble et sélectionnèrent la meilleure.

- Alors c'est à ça que je ressemblerai si je me fais tuer par balle ? dit Carmen. Zéro pointé côté look !

- Mais ton look *sera* bientôt celui-là, dit-il. C'est ce que tu veux ? Nous pouvons tout arrêter, Carmen. Nous pouvons vivre une vie normale, et ensemble.

Elle fit comme si elle n'avait rien entendu et l'ignora, mais elle devait bien admettre que la vision de la photo l'avait troublée.

- Nous devons gagner du temps. As-tu la possibilité d'inclure du texte dans ton e-mail, avec la photo ?

Il confirma d'un signe de tête.

- Alors, écris ça. "Elle est morte, mais ça ne s'est pas passé comme prévu. Elle m'a tiré une balle dans le bras. Je ne peux pas aller à l'hôpital parce que, pour ce type de blessure, ils ont pour consigne d'appeler la police. Je dois aller à la pharmacie, puis dans une chambre d'hôtel pour retirer la balle moi-même. Je ne pourrai pas prendre le vol prévu, mais je vous contacterai bientôt. Prévenez-moi par e-mail lorsque l'argent sera sur mon compte."

Il finit de taper.

- C'est bon ?

- C'est bon. Il appuya sur "envoyer". Et maintenant... ?

- Maintenant, on retrouve Jean-Georges. On le supprime, afin que tout le reste du groupe comprenne le message. S'il y a un leader non proclamé parmi eux, c'est bien lui. Si nous réussissons à le tuer, nous envoyons un message clair. Nous savons qu'ils veulent notre peau. Nous leur disons donc qu'il serait sage de changer leur plan s'ils ne veulent pas brûler avec Jean-Georges en enfer.

Car c'est précisément là qu'il va finir.

Cet homme est un monstre, dit-elle. J'ai refusé quatre missions de sa part car il me demandait de franchir une limite... Je ne suis pas un ange mais je ne tue pas d'enfants. Jamais. À plusieurs reprises, il a souhaité que je descende le gamin de certains de ses associés en affaires, mais j'ai toujours refusé. Le pire, c'était la façon dont il voulait que je les tue. C'était ignoble. Cet homme est un pervers. Le savoir mort ne me pose aucun problème.

- Tu es consciente que dès que ses associés auront eu vent de tout ça, ils engageront quelqu'un d'autre pour nous tuer ?

- Pas si nous les faisons chanter. C'est ce qu'ils redoutent. Et c'est pour ça que nous sommes dans cette situation à présent. Nous en savons trop, ça les inquiète. Ils pensent que nous allons leur extorquer beaucoup d'argent ou tout débiller dans la presse. Notre problème c'est le timing. Nous devons absolument tuer Jean-Georges ce soir. Pas le temps d'attendre. Si nous attendons "le bon moment", nous sommes morts. Donc, c'est maintenant. Nous envoyons une photo de son cadavre au groupe et les prévenons que s'ils essaient de nous

retrouver, nous enverrons tout ce que nous avons sur eux à la presse et à la police.

- Et après... nous partons ?

- Exactement. En fait, nous envoyons la photo et les menaces une fois que nous sommes arrivés à l'aéroport, juste avant d'embarquer sur le vol. Après, je sais où aller... un endroit à Bora-Bora dont personne n'a jamais entendu parler. On y va et on fait profil bas en attendant.

- Combien de temps ?

- Jusqu'à ce que nos engagements réciproques nous obligent à partir.

- Ma prochaine mission est dans cinq semaines.

- Et moi, sept.

- Nous avons donc cinq semaines à passer ensemble.

- Tu penses pouvoir y arriver ?

- Ce n'est pas la question.

- Ah non ? Et c'est quoi, la question ?

- La question, Carmen, c'est... est-ce que, toi, tu vas pouvoir ?

CHAPITRE SIX

- Il faut que tu appelles Jean-Georges. Dis-lui que tu as envoyé la photo par e-mail et que tu as reçu une balle. Tu as le système de localisation sur ton téléphone. Sers-toi du GPS pour découvrir où il est. Ne t'éternise pas. Dis-lui simplement que tu saignes et que tu ne peux pas parler.

Pendant qu'il prenait le téléphone dans la poche intérieure de sa veste, Carmen aperçut la crosse de son revolver. Elle avait deviné qu'il devait se trouver là. De la main, il lui fit signe de rester silencieuse, puis il composa le numéro.

Jean-Georges, ou plus exactement Jean-Georges Laurent, faisait partie d'une association industrielle particulièrement puissante qui possédait des sociétés et des ennemis aux quatre coins du monde. Ces gens-là s'acoquinaient avec les gouvernements et les dirigeants de grosses entreprises. Pendant des années, Alex et Carmen s'étaient occupés des ennemis, mais de toute évidence, le vent avait tourné à présent...

L'homme décrocha au bout de la troisième sonnerie. Alex répéta exactement ce que Carmen lui avait demandé de dire, laissant le temps au GPS de localiser l'interlocuteur.

- Vous m'entendez ? dit Alex. Elle m'a tiré dessus. Impossible de prendre l'avion. Je prendrai un vol demain ou après-demain. Le plus urgent est de trouver une pharmacie. Il faut que je réussisse à retirer la balle et à arrêter le saignement. Demain matin, je vérifierai si l'argent a été transféré sur mon compte. Je vous rappelle bientôt.

Il raccrocha et regarda Carmen.

- Il est de sortie. J'entendais un orchestre. C'était comme s'il y avait du monde. Des gens qui discutaient... Des rires étouffés.

- Et ton GPS ?

Alex lui montra du doigt le petit point qui clignotait.

- 99 Est 52ème Rue. Voilà où il est !

- Cherche ce que c'est.

Il appuya sur un bouton.

- Le Four Seasons.

- S'il y a un orchestre, c'est une soirée privée. Elle regarda sa montre. - Il est encore tôt. Ça dépend du type de soirée, mais... il y a

une chance qu'il y reste encore quelques heures. Je connais quelqu'un qui peut nous faire rentrer, à condition qu'elle ne soit pas déjà là-bas.

- C'est qui ?

- Mamie Van Marais.

- Je crois me rappeler que tu as descendu son mari ?

- Oh oui. Il y a deux ans. Et maintenant, elle s'éclate à mort avec son argent. Elle a une dette envers moi, et elle le sait. Si quelqu'un peut nous faire rentrer, c'est bien elle.

Elle prit également son téléphone, chercha Van Marais dans ses contacts et composa le numéro. Quelqu'un décrocha, et Carmen dit "Mme van Marais, s'il vous plaît".

- Qui dois-je annoncer ?

- Dites-lui que c'est Carmen.

Carmen n'attendit pas longtemps. Moins d'une minute après, la voix de Mamie Van Marais se fit entendre.

- Je vous avais demandé de ne jamais m'appeler chez moi.

- Si je n'avais pas été là, vous n'auriez pas de "chez moi", Mamie. C'est très important. J'ai un service à vous demander.

- Je ne vois pas comment je pourrais vous aider, Carmen. Nous savons toutes les deux que vous êtes pleine de ressources.

- ...oui, des ressources dont vous faites partie, Mamie. Il y a une soirée organisée au Four Seasons ce soir. Je dois absolument pouvoir entrer.

- Je sais ce que c'est. Cette pimbêche de Tootie Staunton-Miller a organisé une soirée là-bas avec son homo de mari, Addy. Ils viennent de finir de rénover leur maison sur la 5ème, et bien que Tootie me sorte par les yeux, je lui tire mon chapeau. C'est vraiment réussi. La maison est redevenue ce qu'elle était autrefois -la grande dame de la 5ème Avenue. Cinquante chambres ! Pendant plusieurs années, Tootie et Addy ont habité dans la Suite Royale du Waldorf Towers, en attendant que la maison soit rénovée. Et maintenant, c'est fait. Elle possède l'une des uniques piscines intérieures privées de New York. Tootie ne se prive pas de le répéter en boucle. D'ailleurs, certains commencent à dire qu'elle radote un peu.

- D'accord, mais dans ce cas, pourquoi le Four Seasons ? Ils devraient plutôt faire la fête chez eux, non ?

- Jamais de la vie, dit Mamie. Seuls des gens triés sur le volet auront l'honneur d'être invités dans la maison. J'ai entendu dire que Tootie avait fait placarder d'immenses photos dans la Pool Room du Four Seasons afin que les invités puissent se faire une idée du résultat final, mais seule la crème de la crème mettra un jour les pieds dans cette maison. C'est juste une stratégie de positionnement, ma chère. Grâce à la maison, sa cote de popularité va grimper en flèche. À l'exception des gens vraiment super friqués, tout le monde va se battre

pour pouvoir dire qu'il a été invité là-bas.

Je les entends déjà. "Oh, je suis désolée mais Tootie Staunton-Miller nous a invités à dîner dans sa grande maison sur la 5ème Avenue, nous allons donc devoir décliner votre invitation". Totalement grotesque ! Elle a peut-être la plus belle maison sur la 5ème et du succès avec ses œuvres de charité, mais elle ne réussira jamais à se faire aimer autant qu'Addy. Tout le monde aime Addy, peu importe ses histoires de sexe. Et Tootie ? Elle peut bien aller au diable, on s'en fiche...

- Vous devez me faire entrer.

- C'est impossible.

- Comme tuer votre mari ?

Elle baissa la voix.

- Ne parlez pas de ça, s'il vous plait. Jamais. La façon dont Bonzy est mort est horrible. Qui aurait pu croire que certaines personnes lui en voulaient à ce point ?

- J'ai juste besoin que vous me fassiez entrer, moi et un autre invité. C'est tout ce que je vous demande.

- Elle sait que je la déteste. Vous m'en demandez beaucoup, là...

- C'est parce que vous me devez beaucoup... Vous avez mon numéro de portable. J'attends votre appel dans les cinq minutes.

- Mais qui suis-je censée faire entrer ? Je dois dire quoi exactement ?

Carmen lui donna aussitôt des noms bidon et un nom de ville.

- M. et Mme Mark Edwards, de East Hampton.

Mamie ne mit pas plus de quatre minutes pour leur obtenir une invitation. Ils n'avaient plus qu'à se présenter à la réception pour la retirer.

- Merci, Mamie.

- Je suppose que je peux lire la une du Times demain ? Dernier acte au Four Seasons ? Mort par noyade dans la piscine ?

- Au revoir, Mamie.

Carmen regarda Alex.

- Tu as ton smoking ?

- Je ne voyage jamais sans.

- Moi, j'ai une robe. Retournons à l'hôtel. Je dois absolument me débarrasser de cette sauce. J'ai comme l'impression que ça ne serait pas trop du goût de Tootie Staunton-Miller...

CHAPITRE SEPT

Ils arrivèrent à leur hôtel, un établissement modeste mais propre de la Troisième Avenue, et chacun se précipita dans sa chambre pour se préparer.

Leurs chambres étaient contigües. Carmen se glissa dans sa chambre au moment où Alex entra dans la sienne.

– On a vingt minutes. Il faut se dépêcher.

Carmen prépara sa robe de soirée noire et ses chaussures, puis elle sortit un collier de perles. Lorsqu'elle entra sous la douche, elle entendit une porte craquer et comprit immédiatement. À travers la porte vitrée, elle regarda la porte de la salle de bain s'ouvrir lentement. Un Alex dans le plus simple appareil se dirigea vers elle et

frappa doucement sur la vitre.

- Il y a de la place pour deux là-dedans?

Elle voulait dire que non, qu'il n'y en avait pas, qu'ils n'avaient pas le temps de batifoler, que ce qu'ils avaient à faire était tellement important qu'ils ne pouvaient pas se permettre de tout rater. Mais elle ne dit rien. Elle ouvrit la porte vitrée et vit un tourbillon de vapeur s'échapper et se poser sur les pieds d'Alex. Il était là, immobile devant elle, et tandis qu'elle le regardait, elle se demanda si elle avait jamais eu l'occasion de voir quelque chose d'aussi somptueux que ce qu'elle avait sous les yeux. Il était tout simplement superbe.

Qu'est-ce que je suis en train de faire ?

Il pénétra dans la douche, derrière elle, et attrapa un gant et un flacon de savon liquide qui se trouvaient posés en face de lui. Elle pouvait sentir son érection grandissante contre elle, et il n'avait à priori aucune attention de la lui cacher. Au contraire, il se serra contre elle et commença à lui laver le dos avec le gant, tandis que son pénis glissait lentement entre les jambes de Carmen. Il ralentissait doucement contre ses fesses, puis redescendait, remontant à nouveau pour s'enfouir entre ses jambes, et s'attardait là, quasi immobile, le gant n'étant plus animé que d'un mouvement imperceptible.

Carmen eût un orgasme... Elle en fut surprise. Elle reprit son souffle et, au bout d'un moment, se tourna vers lui. Il était en train de se verser du shampoing dans les mains.

- Attention aux yeux, dit-il.

Tout en lui lavant les cheveux, il les relevait et lui embrassait le cou et la poitrine. Il ne s'était pas rasé depuis le matin, et Carmen avait presque du mal à supporter le contact de sa barbe rugueuse sur sa peau. Tous ses sens étaient en ébullition. Elle voulait le sentir en elle. Mais, lorsqu'il eut fini de lui laver les cheveux, il les rinça, l'embrassa à nouveau puis s'écarta.

- Je sais que nous n'avons pas beaucoup de temps. Donne-moi juste trois minutes, le temps de prendre ma douche.

- Tu plaisantes ?

- Pas du tout. Je te garantis que je peux prendre une douche en trois minutes.

- Ce n'est pas ce que je voulais dire, et tu le sais très bien.

Il lui fit un clin d'œil.

- On aura le temps après. Tu dois te coiffer, te maquiller et t'habiller afin que nous puissions sortir d'ici. Il lui ouvrit la porte de la douche.

- Ne t'inquiète pas, dit-il. J'ai de la réserve pour plus tard.

Ils sortirent de leur chambre, puis une fois dehors, ils sautèrent dans un taxi sur la Troisième et donnèrent l'adresse au chauffeur.

Ils devaient jouer sur l'effet de surprise ; Carmen avait donc attaché ses cheveux et cachait son visage derrière de grosses lunettes de soleil rondes à la mode, qui pouvaient la faire passer pour une VIP ou une actrice connue. Jean-Georges ne l'avait jamais vue porter une robe, et il ne s'attendait pas à la rencontrer lors d'une soirée de ce genre, surtout qu'à l'heure qu'il était, il devait certainement avoir vu la photo d'elle, gisant morte dans Central Park. Elle vérifia son revolver et le dissimula dans sa pochette incrustée de pierres.

Alex, pratiquement méconnaissable, n'était pas en reste.

Il s'était rasé. Ses cheveux bouclés, plaqués vers l'arrière, luisaient sous l'effet du gel. Ce look faisait ressortir son imposante mâchoire carrée. Tout comme les lunettes aviateur aux verres sombres qu'il portait. Son smoking était classique, noir et blanc, mais sa coupe était impeccable. Mannequin ou VIP ? Telle est la question que tout le monde se poserait. Son arme se trouvait dans la poche de sa veste. Un couteau était sanglé autour de sa cheville.

Le taxi roulait à toute allure dans la ville, slalomant entre les véhicules qui avançaient très lentement. Carmen avait demandé au chauffeur de faire vite.

- Quel est ton plan ? demanda Alex en français. Ils parlaient cette langue couramment tous les deux, et compte-tenu de la consonance italienne du nom de leur chauffeur -Salvatore Romano-, il était plus qu'improbable qu'il puisse comprendre leur conversation. Néanmoins, ils parlaient à voix basse, presque en chuchotant, lorsque le vacarme des embouteillages le leur permettait.

Elle lui expliqua.

- Tu penses que ça va marcher ?

- Si tu as une meilleure idée, surtout ne te prive pas.

Il s'exécuta à mi-voix. Elle le regarda à la dérobée, et resta silencieuse pendant quelques instants, réfléchissant à sa proposition.

- Et si on combinait les deux ?

- Comment ?

Elle lui expliqua.

- Ça pourrait marcher.

- Ça doit marcher. Tu as ton appareil photo ?

Il tâta la poche de son pantalon.

Elle scruta la rue dans laquelle le taxi s'était engagé. Ils approchaient du restaurant.

- Stressée ?

- J'ai juste peur qu'il nous reconnaisse. Une fois à l'intérieur, nous

devons rester à l'écart, dans les coins, et attendre de pouvoir le coincer seul, si nous en avons l'occasion. Et si ce n'est pas possible, il faudra improviser.

- Jean-Georges ne se déplace jamais pour une soirée quelconque... S'il est ici, tu peux être sûre qu'il y a aussi le gouverneur, le maire aussi, probablement. Et aussi d'autres personnalités. Si c'est le cas, nous allons devoir être extrêmement prudents, la sécurité sur place aura été vérifiée et approuvée par chaque camp. Il va falloir jouer serré.

Le chauffeur ralentit au niveau de l'entrée du restaurant. Alex lui tendit l'argent, et, alors qu'ils étaient en train de descendre, le chauffeur contrôla le pourboire, marqua un temps d'arrêt et tourna la tête par-dessus son épaule dans leur direction. Il faisait trop sombre pour distinguer son visage, mais lorsqu'il parla, la froideur de sa voix ne leur échappa pas.

- Au revoir, bonne soirée, dit-il dans un français parfait.

- Et bonne chance pour le meurtre...

Carmen sentit son corps se glacer.

Avant qu'elle n'ait le temps de réagir, Alex avait de nouveau bondi sur la banquette arrière du taxi. Il ferma la portière, sortit son revolver, l'appuya sur la nuque du chauffeur et lui ordonna de démarrer, tandis que Carmen, sous le choc, les regardait s'éloigner depuis le trottoir.

CHAPITRE HUIT

Lorsqu'Alex referma la portière, le chauffeur commença à appeler au secours, mais Alex réagit très rapidement. Il appuya son revolver contre la tempe de l'homme assis devant lui, et lui ordonna de se taire. Comme il continuait à brailler, Alex lui asséna un violent coup de crosse ; un filet de sang commença à couler de son oreille droite.

- Tout droit, dit Alex. Avance jusqu'au trottoir, là-bas, au bout de la rue. Il y a une zone de stationnement interdit. Tu te mettras à côté.

- Ne me tuez pas.

- Ce n'est pas mon intention.

L'homme était agité de tremblements. Il fit avancer la voiture, la gara sur le côté et leva les mains en l'air. Elles tremblaient aussi. La circulation était dense sur la 52ème Rue. Il regarda Alex dans le rétroviseur, la terreur se lisait dans ses yeux.

- Baisse tes mains.

- S'il vous plaît ne me tuez pas, répéta-t-il. J'ai une femme. Un enfant. Ne me tuez pas.

- Baisse tes mains, putain !

Il s'exécuta lentement, mais il semblait ne pas savoir où les poser.

Il était complètement perdu. Il les posa d'abord sur ses jambes, puis sur le tableau de bord. Elles atterrirent finalement sur le volant, là où Alex pouvait les voir.

- Qu'est-ce que tu as entendu de notre conversation ?

- Rien du tout.

- Tu me dis la vérité, et je te laisse partir. Qu'est-ce que tu as entendu ?

- Rien ! J'ai rien entendu ! Je vous le jure.

- Pourquoi tu mens ?

- Mais je ne mens pas !

Alex reposa la question, mais en français cette fois, il était bien

décidé à le coincer pour lui faire admettre qu'il comprenait cette langue.

- Je vous dis que je ne mens pas !

- Ok...

Alex enfonça son arme dans le dossier du siège avant sur lequel l'homme était assis et il appuya sur la détente... Deux fois. Le siège était tellement rembourré que ce n'est pas la détonation, à peine perceptible, qu'Alex entendit, mais le craquement du tissu, lorsque les balles traversèrent la chemise avant de finir leur course dans le tableau de bord.

L'homme s'affaissa. Alex l'attrapa par derrière, le redressa sur son siège, éteignit les phares du taxi, puis le moteur.

Il jeta un coup d'œil rapide sur les trottoirs. Déserts. Il se tourna alors vers le chauffeur et lui tapota l'épaule.

- Au revoir, dit-il. Et bon courage pour la suite...

* * *

Il rangea son arme, sortit sur le trottoir, défroissa des mains le devant de sa veste, et commença à marcher en direction du restaurant. Il apercevait Carmen, au loin, qui l'attendait devant l'entrée. Le vent était glacial. Elle avait les bras croisés, comme bloqués. Il lui tendit la main en approchant.

- Désolé de t'avoir fait attendre, dit-il.

- Un souci avec le chauffeur ?

- En quelque sorte...

- Il est toujours énervé ?

- Ça dépend de ce que tu entends par là. Il est calmé.

Une dizaine de personnes étaient en train de fumer à l'extérieur du restaurant, aucune d'entre elles ne faisait attention à eux. D'autres, en tenue de soirée, s'avançaient vers le portier qui ouvrait la porte sur leur passage.

Carmen et Alex se joignirent à eux et gravirent les escaliers qui menaient vers l'accueil. À leur arrivée, une femme blonde en tailleur noir leur sourit. Ils se trouvaient dans la Grill Room, une salle bondée aux lumières rouge sombre. La plupart des gens étaient rassemblés en petits groupes et discutaient, profitant des coupes de champagne que les serveurs leur proposaient sur des plateaux en argent. D'autres se trouvaient près du bar, derrière Carmen et Alex, sur leur droite.

- M. et Mme Mark Edwards, dit Alex.

La femme baissa les yeux sur l'écran de son ordinateur et parcourut la liste des invités.

- Avez-vous une invitation à présenter ?

- Nous arrivons à l'instant de Los Angeles. Mamie Van Marais nous a suggéré de faire un saut car des amis à nous sont là. Il me semble qu'elle a dû vous téléphoner il y a quelques minutes. Elle nous a pratiquement obligés à venir.

La jeune femme hocha la tête tout en regardant Alex. À la façon dont elle scrutait son visage, Carmen voyait bien qu'elle était en train de se demander s'il ne s'agissait pas d'un VIP qui utilisait un nom d'emprunt. - C'est du Mamie tout craché, ça... Et je devrais m'en souvenir, car c'est moi qui l'ai eue au téléphone. Entrez, je vous en prie.

Tout-à-coup, en contrebas, dans la rue où Alex avait tué le chauffeur, un cri étouffé de femme se fit entendre. Tous les regards se tournèrent dans cette direction, mais il était impossible d'apercevoir quoi que ce soit, car l'accueil était situé au deuxième étage et les fenêtres se trouvaient de l'autre côté de la pièce. Un autre cri retentit, vraisemblablement la même personne, mais plus fort cette fois, puis des appels au secours.

Carmen fit semblant de rien. Ils devaient entrer à l'intérieur.

- Savez-vous où nous pourrions trouver Tootie et Addy ?

La femme tourna la tête vers le couloir qui se trouvait à sa droite et qui donnait sur la Pool Room. Les membres de la haute société s'entassaient là, et tous semblaient avoir été touchés par la grâce, ils flottaient au-dessus du sol dans cet univers bien à eux, et rien qu'à eux.

- J'ai bien peur que ce soit la question que tout le monde se pose. Mais s'ils sont quelque part, c'est là-bas, à coup sûr. Je suis certaine qu'ils ne sont pas ici. Lorsqu'elle se tourna de nouveau vers eux, elle ne put cacher sa surprise en voyant trois membres de la sécurité passer précipitamment derrière eux et descendre les escaliers en direction de la rue.

Carmen et Alex en profitèrent pour les passer en revue. Deux hommes, une femme. Les hommes portaient un smoking dans l'espoir de pouvoir se fondre dans le décor. Quant à la femme, elle avait opté pour une robe noire toute simple. Ce qui la trahissait c'était ses chaussures. Des ballerines.

Ce soir, aucune invitée officielle n'aurait pu commettre ce faux-pas.

Alex enlaça Carmen.

- Il se passe forcément quelque chose. Nous devrions entrer.

Délaissant leur interlocutrice, ils avancèrent dans le couloir bondé, personne ne semblait se préoccuper du drame qui se jouait à l'extérieur. Pourquoi briser la magie en s'occupant de la réalité ?

Instinctivement, Carmen et Alex se collèrent du côté droit, à

l'opposé de la rangée de portes vitrées en cuivre qui donnaient sur l'avant du bâtiment. Ils pénétrèrent dans la Pool Room, à la recherche de Jean-Georges. Quelques invités aussi portaient des lunettes de soleil, probablement des VIP, ce n'était pas surprenant, mais pas non plus très apprécié dans ce type de soirée. Cela leur permit de passer inaperçus.

- Par où on commence ? demanda Alex.

Avant qu'elle puisse répondre, une annonce retentit, demandant à tous de se rendre dans la Pool Room.

Aussi discrètement que possible, ils s'écartèrent vers la gauche pour laisser entrer tous ceux qui arrivaient de la Grill Room et du bar de l'accueil, ce mouvement de foule était impressionnant.

Comme c'était l'automne, quatre grands arbres éclairés par différentes tonalités orange avaient été installés dans la pièce. Le résultat était incroyable, magnifique et décadent, et se mariait parfaitement aux bulles jaune vif de la piscine carrée, qui se trouvait au centre de la salle.

De l'autre côté de la piscine, devant la façade entièrement vitrée qui surplombait la 53ème Rue, un homme et une femme se tenaient debout, et Carmen devina qu'il s'agissait de Addy et Tootie Staunton-Miller.

À côté d'eux, une jeune femme aux cheveux noirs, longs et bouclés faisait sensation, et pour cause. Elle était vêtue d'une robe de soirée élaborée, style années 30, ornée de broderies de perles argentées, qui lui arrivait aux genoux. Une rivière de diamants pendait négligemment à son cou, un volumineux bracelet de diamants se balançait à son poignet, et elle portait aux oreilles deux des plus gros diamants que Carmen avait jamais eu l'occasion de voir. Elle était là, avec ses diamants et sa robe, les vagues de lumière orange de la pièce la sublimaient, elle semblait venue d'un monde à part, une sorte de point d'exclamation scintillant devant les rideaux ajourés des baies vitrées.

Carmen sut immédiatement de qui il s'agissait.

Elle l'avait vue dans la presse, mais elle en avait aussi entendu parler l'année précédente, lors de sa collaboration avec Vincent Spocatti, ce tueur qui n'avait pas réussi à la descendre il y a deux ans, ni elle ni les membres de sa famille. Elle s'appelait Leana Redman, et c'était la fille du milliardaire George Redman; ils avaient tous les deux été pris pour cibles par l'homme d'affaires Louis Ryan, mort depuis, qui s'était juré de causer la perte de la famille Redman à titre de vengeance personnelle.

Carmen examina Leana plus en détail.

Sa taille, son look, sa silhouette, elle aurait pu tout à fait passer pour un mannequin, mais son regard était bien trop intelligent et

espiègle pour cela.

Elle se tenait à côté d'un homme, la trentaine bien entamée. Il était grand et brun, avec un corps qui n'avait rien à envier à celui d'Alex.

Il devait être napolitain, ou sicilien peut-être... Carmen ne savait pas vraiment, et il était tellement attirant qu'elle décida que cela n'avait pas d'importance.

Elle regarda Leana s'avancer pour que la presse puisse la prendre en photo. Les photographes criaient son nom, ils la réclamaient à grands renforts de cris. Pourquoi ? Qu'est-ce qu'elle avait fait ? Carmen promena son regard dans la salle, à la recherche de Jean-Georges. Il n'avait pas l'air d'être présent dans la foule, qui continuait à entrer. Les invités étaient tellement serrés à présent, se déplacer devenait de plus en plus difficile.

Une salve d'applaudissements retentit soudain. Carmen porta à nouveau son regard vers Leana, et sa bouche s'arrondit de surprise. Cette dernière était en train de s'avancer vers Jean-Georges pour le serrer dans ses bras.

Alex se concentrait sur la foule, qui poussait pour pouvoir entrer. Elle attrapa sa main et, d'un signe de tête, lui indiqua les baies vitrées, de l'autre côté de la piscine.

- Regarde.

- Il était temps. Avec qui est-il en train de parler ?

- Leana Redman.

- Pourquoi est-ce que ce nom me dit quelque chose ?

- Parce qu'elle est tristement célèbre dans cette ville.

- Qu'est-ce qui rend tristement célèbre à New York ?

- Le fait d'avoir un père milliardaire, ça aide. Elle été victime d'un complot de meurtre qui a causé la mort de sa sœur et d'un autre milliardaire. Tu comprends maintenant ?

- Tous ces milliardaires... dit-il.

- Le mouvement "Occupons Wall Street" devrait peut-être s'intéresser au Four Seasons. Et pourquoi toutes ces photos ?

- Aucune idée. Tu as fait le point sur la sécurité ?

- Disséminés dans la foule. Pas d'alcool. Visages graves. Trop de mouvements. Crispés. Certains sont moins facilement repérables. Ils sont bons. Mais pour la plupart ça ne posera pas de problème.

- Nous ne savons pas de quoi ils sont capables, ne les quitte pas des yeux.

Il l'enlaça.

- Tiens, tiens... On dirait qu'il y en a un qui est prêt pour son discours.

On avait donné un micro à Addison Miller, le mari homosexuel refoulé de Tootie Staunton, et il était en train de tapoter dessus, tout

en se plaçant à la droite de Jean-Georges et Leana.

Tootie, qui arborait ses parures de diamants telle une armure anti-pauvres, fit une moue caractéristique, celle que font les gens très riches quand ils se savent observés par leurs homologues. Ses lèvres étaient à peine liftées. Son visage, figé grâce à la chirurgie esthétique ou à une force de volonté incroyable, était inexpressif au possible.

Alex se pencha vers Carmen et lui murmura à l'oreille.

- Tu sais, il faut peut-être changer.

- Changer quoi ?

- Nos plans. Je ne pensais pas qu'il y aurait autant de monde. Il est pratiquement impossible de se déplacer, et du coup, les trois sorties sont en grande partie bloquées.

Il les lui indiqua d'un signe de tête.

- Il y en a une là, en haut des escaliers à droite. La deuxième, c'est cette porte, même si on a l'impression qu'elle donne sur les cuisines. Et la troisième, c'est le chemin que nous avons pris pour entrer, à l'autre bout du couloir. De là, ils peuvent soit sortir par les portes qui donnent sur le devant du bâtiment, soit dévaler les escaliers que nous avons empruntés. Leur problème, c'est qu'ils vont avoir du mal à sortir. Regarde ici, on est à la limite du chaos. Si nous provoquons un mouvement de foule, je pourrais avoir Jean-Georges d'ici, tout le monde autour de nous se dispersera, et avant même qu'ils sachent quoi faire, nous pourrions couper par le couloir, passer par la première porte sur la droite, puis sortir du bâtiment et nous retrouver dans la rue avant même qu'aucun d'eux n'ait le temps de bouger.

C'était risqué, mais elle savait qu'Alex était un tireur d'élite hors pair. Il manquait rarement sa cible. Elle était intriguée.

- Et pour sa photo ?

- Tu ne crois pas que la presse s'en chargera ? Ils feront le boulot à notre place. Si tu veux, pendant que j'y suis, je peux aussi descendre la fille Redman. Tu pourrais envoyer la une des journaux à ton copain. Ce serait une sorte de cadeau.

- Tu parles de Spocatti ?

Il confirma d'un signe de tête.

Et, alors qu'Addison Miller allait prendre la parole, Carmen reconnut que l'idée ne lui déplaisait pas. Elle la trouvait même plutôt bonne. Elle n'avait pas eu de nouvelles de Spocatti depuis la dernière fois qu'ils étaient venus ici, à Manhattan.

Faire un cadeau à Spocatti était une bonne chose. Rester en contact avec lui était également une bonne chose... Elle savait qu'elle avait beaucoup à apprendre à ses côtés.

- Bonne idée, dit-elle. Mais nous devons bouger, et trouver une meilleure position. Un endroit qui nous permette de sortir plus facilement. Ils ne vont pas rester debout là-bas encore longtemps. Il

faut absolument trouver le bon endroit -dans le couloir peut-être- et faire le point sur la sécurité avant de tirer. Ce soir, nous allons également tuer Leana Redman. J'ai beaucoup appris avec Vincent. C'est un vrai fils de pute quand il le veut, mais il m'a quand même appris plein de choses. Je crois même qu'à la fin, nous étions devenus amis.

Elle regarda à travers la foule pour apercevoir Leana, qui attendait à présent qu'Addison Miller s'adresse à l'assistance. Carmen prit alors son téléphone et appuya sur une touche.

- Oui, faisons-le pour lui.

LIVRE DEUX

CHAPITRE NEUF

Deux heures plus tôt

Leana Redman sortit de l'immeuble qui donnait sur la 47ème et Park Avenue, et s'apprêtait à monter dans la limousine qui l'attendait au coin de la rue, quand elle marqua un temps d'arrêt et se retourna pour admirer cet immeuble avant de partir.

Il était quelque peu usé, à l'image de ce qu'elle était il y a un an... et peut-être même de ce qu'elle était aujourd'hui encore. Mais il s'en dégageait quelque chose de fort, de déterminé, quelque chose qui l'attirait. Sa façade de briques et terre cuite avait connu sa part de négligence, mais il était toujours là, après toutes ces batailles, attendant patiemment qu'on lui donne la chance de resplendir à nouveau, au détriment des autres immeubles de la rue.

Elle avait parfaitement conscience de toutes les similitudes dans leur destin. Et c'était même précisément la raison pour laquelle elle avait choisi ce bâtiment.

Elle avait encore du mal à croire qu'il était à elle. Elle possédait aujourd'hui ce qui avait été l'un des plus beaux hôtels Art Déco de la ville, et ce, grâce à l'argent que lui avait laissé son cher ami Harold Baine ; il lui avait légué la moitié de sa considérable fortune avant de se donner la mort.

À première vue, ce n'était rien d'autre qu'une ruine pitoyable, mais Leana et ses investisseurs avaient vu quelque chose de spécial au-delà des apparences, des plafonds moisissus et des murs fissurés, et leur seule préoccupation à présent était de lui redonner sa gloire d'antan. Un programme complet de restauration devait être lancé la semaine suivante. Il faudrait environ un an avant que l'hôtel n'ouvre à nouveau ses portes, mais lorsque le moment serait venu, elle était convaincue qu'il ferait de l'ombre à tous les hôtels de la ville.

Et plus particulièrement, à tous les hôtels que possédait son père, George Redman, dont un des immeubles de bureaux se trouvait d'ailleurs de l'autre côté de l'esplanade, sur la 48ème.

Elle observa un instant le gratte-ciel. Un de plus dans la ville dont son père pouvait revendiquer la propriété. Mais, à la différence de

certains de ses bâtiments emblématiques les plus connus, qui étaient pour certains magnifiques, celui-ci ne pouvait se targuer de rien... Rien qui le rende inoubliable, ni même remarquable. C'était une cage, toute de verre et d'acier, un vestige des années 70 qui manquait cruellement de beauté et d'imagination. Aussi rectangulaire qu'un réfrigérateur et tout aussi froid, donc plutôt bien assorti avec son propriétaire.

La seule chose qui jouait en sa faveur était son emplacement, raison pour laquelle les entreprises se livraient une lutte acharnée pour obtenir des bureaux dès qu'un espace se libérait. Un succès de plus à son actif, une petite croix rouge qu'il aurait pu dessiner sur une carte, à côté de toutes les autres petites croix rouges qui témoignaient de la démesure de son parc immobilier dans la ville.

Elle jeta un rapide coup d'œil à sa montre, et monta dans la voiture à contrecœur. Il fallait qu'elle rentre chez elle et qu'elle se prépare pour la soirée de ce soir au Four Seasons.

Impossible de l'éviter, malheureusement...

Cela faisait un mois seulement que Mario et elle étaient revenus de leur année passée en Europe, un mois qu'ils avaient emménagé dans leur nouvel appartement sur Park Avenue. Même s'ils avaient de l'aide, il faudrait encore un certain temps avant que l'appartement ne soit vraiment terminé. Il restait des peintures à faire, des meubles à acheter et une cuisine à réaménager.

Mais, en cet instant précis, rien de tout ça n'avait vraiment d'importance. Ce soir, il fallait se concentrer sur la soirée ; elle devait s'y rendre pour deux raisons.

La première, c'est qu'elle était mise à l'honneur pour avoir donné cinquante millions de dollars en faveur des programmes de prévention du suicide qui étaient menés dans tout le pays. C'était sa façon à elle d'honorer la mémoire de Harold, dont la vie s'était terminée d'une manière qu'elle ne pouvait ni comprendre, ni oublier. La deuxième raison, c'est qu'elle était une femme d'affaires à présent, et s'il y avait quelque chose qu'elle avait appris durant ces années passées à observer son père et sa sœur, Celina, lorsque Redman International, le conglomérat de son père, était à son apogée, c'est qu'il n'était jamais trop tard pour faire parler de soi.

Les invités présents à cette soirée étaient tout-à-fait le genre de personnes dont elle aurait besoin pour faire parler de son hôtel, après son ouverture. Par leur intermédiaire, elle trouverait sa clientèle, car ils habitaient tous sur Park Avenue, ou sur la 5ème. Lorsque des amis à eux viendraient leur rendre visite à New York, elles voulaient qu'ils les dirigent vers son hôtel en premier, pas celui de quelqu'un d'autre.

La voiture se rangea le long de l'immeuble où se trouvait son appartement, sur la 59ème Rue. Elle remercia le chauffeur, bondit sur

le trottoir, remercia le portier de la tête lorsqu'il ouvrit la porte sur son passage et traversa rapidement le hall en direction des ascenseurs.

Elle et son fiancé, Mario De Cicco, possédaient un des appartements avec terrasse au dernier étage. À peine entrée, elle jeta les clés sur la console du vestibule et finit par trouver Mario dans la cuisine. Il était appuyé contre l'îlot central, une serviette nouée autour de la taille, une pomme dans la main, les cheveux noirs et bouclés, encore mouillés après la douche.

Elle laissa tomber son sac et lui sourit. De son torse à peine velu à ses abdos bien dessinés, en passant par ses cuisses et ses bras tout aussi musclés, il était l'incarnation de tout ce qui la faisait craquer et la rendait vulnérable. Elle promena son regard sur lui et remarqua que son anatomie toute entière s'offrait fièrement à elle.

- Pourquoi tu me fais ça ? demanda-t-elle.

Il mordit dans sa pomme.

- Je ne vois pas de quoi tu parles.

- Tu ne peux pas te promener dans l'appartement comme ça.

- Et pourquoi pas ?

- Tu le sais très bien.

- Mais je faisais la même chose en Europe.

- Oui, mais l'Europe, c'est l'Europe. Là-bas, tout est fait pour qu'on se promène à moitié nu. Ici, tu pourrais passer pour un criminel.

- Ah oui ? Et en quoi c'est un crime ?

- Parce que quand tu es comme ça, je ne suis plus bonne à rien. Tu me déconcentres.

D'un mouvement du poignet, il fit tomber la serviette au sol.

- Non mais... Je ne peux pas y croire....Tu exagères !

- Mais si tu dois y croire. Regarde bien surtout...

Elle ne put s'empêcher de rire.

- Sois sérieux... Nous devons être là-bas dans moins de deux heures. Tu dois être un gentil garçon.

- Et toi, tu dois te détendre un peu. Tu as l'air tendue. Il va y avoir toute la presse. Tu ne voudrais quand même pas avoir l'air crispée sur les photos, n'est-ce pas ? Tu dois resplendir. Je peux t'aider si tu veux.

- C'est vrai que je suis un peu tendue en ce moment...

Il s'approcha, se glissa derrière elle et releva ses cheveux pour lui embrasser la nuque. Elle ferma les yeux. Personne d'autre que lui ne l'excitait à ce point. Il s'y prenait tellement bien avec elle, qu'il avait totalement éclipsé tous les hommes qu'elle avait connus. Leur complicité était palpable, d'une extrême intensité. Elle avait hâte de devenir sa femme.

Il commença à lui masser les épaules, c'était juste ce dont elle avait besoin... Il contourna ses épaules lentement, puis saisit sa poitrine au

creux de ses mains. Elle sentait son érection contre elle.

Elle rendit les armes.

Elle se retourna vers lui et lui passa les bras autour du cou.

- Ok, espèce de pervers... Tu as gagné. Allez, capture-moi...

Il la souleva et la fit basculer sur son épaule.

- Ah carrément ? Tu me prends pour une primate peut-être?

- Non, tu es juste en train de devenir raisonnable...

- Tu ne diras pas la même chose dans cinq minutes.

* * *

Un peu plus tard, tandis qu'ils étaient dans la double douche de la salle de bains, Mario décida de lui annoncer la nouvelle... Il allait devoir le faire à un moment ou à un autre. Et il fallait mieux que ce soit avant d'arriver à la soirée.

- Ton père a appelé pendant ton absence, dit-il.

Elle avait du savon dans les yeux et ne voyait rien.

- Mon père quoi..?

- Il a téléphoné.

- Mais il ne connaît même pas notre numéro de téléphone. On est sur liste rouge.

- N'oublie que pas que c'est George Redman.

- C'est vrai. Désolée. J'avais oublié. Elle se remit sous la douche et se rinça les cheveux.

Tous les problèmes qu'elle avait eus avec son père et la froideur avec laquelle il l'avait traitée pendant son enfance étaient des choses qui lui faisaient encore mal.

- Qu'est-ce qu'il voulait ? Ça fait un an que je n'ai pas de nouvelles.

- Il est au courant pour l'hôtel.

Elle haussa les épaules.

- Je me doutais bien qu'il finirait par le savoir, surtout avec les bureaux qu'il a, juste en face. Et alors, qu'est-ce qu'il a dit ?

- Je ne suis pas sûr que ça te plaise.

- Hé, on parle de mon père. Tu te rappelles, celui qui a remporté le titre de Meilleur Père de l'Année pendant vingt-sept ans de suite grâce à ses compétences parentales hors pair. Rien de ce qui le concerne ne me plaît. Elle marqua un temps d'arrêt.

- Du moment que cela n'a rien à voir avec ma mère. Nous ne sommes peut-être pas les meilleures amies du monde, mais je serais triste s'il lui arrivait quelque chose.

- Cela n'a rien à voir avec elle, mais il a dit que tu ne l'avais pas

appelée depuis longtemps.

- J'avais du travail, dit-elle.

- Et puis, qu'est-ce que je suis censée lui dire ? "Salut Maman. J'espère que tout va bien en prison. Accroche-toi. Et surtout comporte-toi bien." Allons, c'est ridicule...

- Tu devrais l'appeler.

- En fait, j'avais pensé aller la voir en voiture.

- Bien, dit Mario. Quoiqu'il en soit, ton père sera là ce soir. On lui a demandé de te remettre le prix. Anticipant sa réaction, il leva la main avant qu'elle n'ait le temps de protester.

- Les Miller ne savent rien de tout ce conflit avec ton père. Ils ont dû penser que ça te ferait plaisir. Addy, surtout. Il t'apprécie énormément. Depuis toujours.

- Oui, c'est l'effet que je fais aux homos.

- Addison Miller est gay ?

- Évidemment qu'il l'est.

- Comment tu le sais ?

- Il y a des choses que tu entends. Que tu vois. Que tu sens. Mais ça n'a aucune importance. Addy, c'est Addy, et je l'adore. Ça me fait juste de la peine qu'il ne s'autorise pas à être lui-même. C'est un homme adorable qui mérite autre chose dans la vie que de rester ad vitam aeternam avec cette sorcière de Tootie.

- Je ne la connais pas.

- Tu ne perds rien. Et tu as sûrement raison quand tu dis qu'il pensait me faire plaisir en demandant à mon père. Il n'est pas au courant de la nature de nos relations. Elle tordit ses cheveux pour les essorer et attrapa une serviette.

- Mais il ne va pas tarder à l'être.

Elle passa devant Mario et se glissa hors de la douche.

- Que vas-tu faire ? demanda-t-il.

- Je vais appeler Addy et tout lui expliquer. Si quelqu'un peut comprendre, c'est bien lui. Il peut choisir n'importe qui pour me remettre ce prix, à l'exception de mon père. Je n'accepterai rien qui vienne de lui. D'ailleurs, il a certainement téléphoné chez nous parce qu'il savait que je réagis de cette manière. Il voulait peut-être éviter un scandale sur place.

Elle s'avança dans la chambre et attrapa son téléphone sur une des tables de chevet.

- Si c'est ça, je serais ravie de lui donner satisfaction.

Tandis qu'il se préparait, Leana se planta devant le miroir de son dressing et s'inspecta du regard. Elle avait opté pour un style rétro des années 30, et, pendant qu'elle tournait et scintillait sous la lumière, elle trouva que c'était plutôt réussi, même si certains diraient certainement que sa robe était trop courte et trop tape-à-l'œil pour ce genre de soirées.

Mais elle avait l'habitude des réflexions de ce type. Au cours de sa vie, elle avait toujours eu affaire à des gens qui trouvaient des raisons de la rabaisser. Cela lui était égal. Ce look lui plaisait.

Elle était en train d'ajuster les deux colliers en diamant qui plongeaient vers sa poitrine lorsque Mario apparut.

- Tu es superbe, lui dit-elle.

- Et toi, tu es magnifique.

- J'espère que je ne suis pas trop pénible avec les histoires de mon père.

- S'il y a quelqu'un dans ton entourage qui peut comprendre ce que c'est qu'une relation père-enfant compliquée, c'est moi.

- On fait une belle équipe, dit-elle.

- Une très belle équipe, oui.

- Et au fait, dit-elle. Quand as-tu prévu d'appeler ton père ?

Son regard s'illumina.

- J'ai l'intention d'aller lui rendre visite bientôt.

Elle éclata de rire.

- Foutaises !

- Et alors, ta conversation avec Addy ?

- Il a confirmé qu'il n'était pas au courant de mes relations avec Papa, mais qu'il comprenait parfaitement. Il m'a demandé si je connaissais Jean-Georges Laurent, l'homme d'affaires. J'ai répondu que oui, mais entre nous, cet homme me donne la chair de poule. Harold, qui disait rarement du mal de quelqu'un, le détestait, je ne sais pour quelle raison. Et maintenant, je peux juste essayer de deviner. Laurent est du genre impitoyable et il avait peut-être quelque chose contre Harold.

Elle haussa les épaules.

- Par contre, je sais comment se passent ces soirées : c'est quelqu'un d'important, les gens le connaissent et c'est tout ce qui compte, en particulier avec ce type de public et avec la presse. Je lui ai dit que j'étais ravie que Jean-Georges me remette le prix, et il a répondu qu'il allait appeler mon père pour le prévenir.

Mario était en train de faire son nœud de cravate.

- Tu penses qu'il viendra quand même ?

- Aucune idée. Mais s'il vient, il n'a pas intérêt à s'approcher de moi. Elle vit le regard inquiet de Mario et le rassura.

- Pas de panique. S'il s'approche, je m'éloignerai poliment.

- Tu sais, ça fait longtemps que les gens ne t'ont pas vue. Personne n'a eu l'occasion de te parler depuis cette fameuse nuit. Ils vont forcément te poser des questions. Tu t'es préparée à ça ?

- Je sais ce qu'ils vont faire. Et je sais aussi ce que je vais répondre.

- Quoi ?

- Que je les remercie de se faire du souci pour moi mais que je n'ai pas envie d'en parler. Ça devrait couper court à toute discussion.

- Pas si un journaliste te pose la question.

Elle n'y avait pas pensé.

- Tu veux un conseil ?

Elle hocha la tête.

- Un simple "pas de commentaire, merci", à répéter fermement s'il le faut vraiment, ça marche à tous les coups.

CHAPITRE DIX

Ils avaient quinze minutes de retard lorsqu'ils se présentèrent à la soirée, juste ce qu'il fallait. Des dizaines de personnes étaient déjà là. Maintenant, si elle se débrouillait bien, Leana pouvait se glisser à l'intérieur sans faire trop de vagues, et c'est tout ce qu'elle souhaitait.

Cela faisait un an qu'elle n'avait plus mis les pieds dans les soirées mondaines, et même si elle se répétait que la façon dont elle serait accueillie ce soir n'avait pas d'importance, une partie d'elle-même appréhendait cet instant. Elle savait qu'avoir tout cet argent jouait en sa faveur, elle les comprenait tout comme ils la comprenaient. Mais certaines choses ne changeraient pas. Bien que certains eussent fait des affaires avec son père et Celina dans le passé, les Redman n'avaient jamais vraiment été acceptés dans la haute société.

Et jamais ils ne le seraient.

Des gens comme Addison Miller, qui était à la tête d'une des banques les plus puissantes au monde et qui descendait directement d'un des pères fondateurs du pays, leur avait ouvert les bras, mais, en raison notamment de sa sexualité cachée, il était probablement plus enclin à accepter les autres, ceux qui étaient différents, même si paradoxalement il ne réussissait pas à s'accepter lui-même.

Quant à sa femme, Tootie Staunton-Miller, c'était tout simplement une insupportable garce qui, dans la mesure du possible, se cantonnait à son cercle de connaissances.

Des soirées comme celle-ci donnaient lieu à un mélange des genres, certes, mais Tootie les organisait uniquement si elle était certaine de pouvoir en tirer profit. Exhiber Leana et lui offrir un prix pour le soutien qu'elle apportait à la prévention du suicide lui donnait un moyen d'asseoir son pouvoir. En définitive, c'était elle qui soutenait la fondation, et c'était donc elle qui offrait un prix. Leana était juste là pour le recevoir. La distinction était nette dans l'échelle du pouvoir. Tootie *présidait* les soirées de charité. Leana signait juste son chèque et le leur tendait.

Les gigantesques photos qui faisaient étalage de la maison tout juste rénovée sur la 5ème étaient exposées dans le même but : le positionnement social. Les photos servaient vraisemblablement à

recréer une sorte de composition artistique, une façon pour les gens d'admirer à quel point les Miller avaient soigné cette rénovation dans le moindre détail ; mais il y avait aussi derrière cela l'ostentation vulgaire du privilège de posséder une telle maison. Qui n'aurait pas souhaité y habiter à leur place ? Qui n'aurait pas désiré pouvoir appeler cette maison, "ma maison" ?

Mais par-dessus tout, Tootie et Addy avait redonné vie à l'une des plus belles résidences de l'avenue. Ils étaient à présent vus comme des bienfaiteurs et sauveteurs de l'architecture. Ils avaient dépensé des dizaines de millions sur leurs économies, afin de préserver un coin de plus en plus miteux de la 5ème et de lui redonner sa gloire d'antan. Pour ceux qui habitaient près de chez Tootie et Addy -et il y en avait un certain nombre ce soir-, cette rénovation ne pouvait qu'être bénéfique, quand on songeait à la crise du marché immobilier.

La comtesse Castellani et son mari aveugle, le comte Luftwick, furent les premiers sur qui Leana et Mario tombèrent.

Leana les connaissait depuis qu'elle était enfant, et malgré le fait que la comtesse eût tendance à faire des dégâts dès qu'elle troquait son vermouth pour les nombreux martinis qui gagnaient ses faveurs, ils ne lui étaient pas antipathiques, en raison notamment de leur engagement indéfectible en faveur de la recherche contre le SIDA.

Ils venaient tout juste d'arriver, comme Leana et Mario, et se trouvaient en compagnie de trois mégères dont Leana n'avait que faire : Kitty Flem Dixie, l'héritière du tabac ; Lorvenia Billiups, l'héritière de la chaîne de grands magasins ; et Frieda Zulrika Teeple, l'héritière des diamants, qui se trouvait au cœur d'un scandale d'ampleur mondiale à cause de l'aventure qu'elle avait eue avec trois des ouvriers de ses mines de diamant sud-africaines le mois précédent. Apparemment, cette aventure, ou dans ce cas précis cette orgie, avait eu lieu dans une des mines pendant que les ouvriers de Zulrika Teeple les encourageaient.

Leana était surprise de la voir ici.

Elle tourna la tête vers Mario et lui dit avec une lueur dans les yeux :

- Viens, allons leur dire bonjour.

- Tu plaisantes ?

Elle le prit par la main.

- Lorsque ma mère fut envoyée en prison, tous, à l'exception du comte et de la comtesse, l'ont traînée dans la boue. On pouvait lire leurs interviews dans la presse. Ils l'ont démolie. Ils étaient heureux de la faire passer pour une moins que rien. En plus, ce qu'ils ont raconté était faux pour la plus grande partie. Elle les regarda.

- J'ai toujours su qu'un jour ils paieraient pour ça. Ce que je ne savais pas, c'est que j'aurais le droit d'assister au spectacle.

Ils se dirigèrent vers eux. Lorsque Mario vit Frieda Zulrika Teeple, il serra la main de Leana.

- Mais, ce ne serait pas la femme...

- Si, en personne.

- Celle de l'orgie ?

- Oui. C'est elle.

- Mais c'est tout récent... Il y a environ un mois non ?

- C'est ça qui est génial. Le fait qu'elle apparaisse en public si rapidement témoigne d'un extrême courage ou d'une grande bêtise. Nous allons bien voir. Oh, et surtout n'oublie pas, le comte Luftwick perd un peu la tête.

- Mon dieu.

- Comtesse Castellani, dit Leana lorsqu'ils s'approchèrent du groupe.

- Comte Luftwick. Quel plaisir de vous voir.

Ils se retournèrent tous vers Carmen et Alex.

- Leana, dit la comtesse en la dévisageant des yeux.

- Vous êtes superbe. Très années 30. Très tendance. La fraîcheur incarnée. Je parie que Frieda ne serait pas fâchée d'avoir vos diamants... ou vos jambes. Comment va votre mère ?

- Toujours en train de récupérer les toilettes en prison.

- Vous m'en voyez désolée.

- Je lui passerai le message.

- Ça doit vraiment être atroce pour elle, toute cette urine, et tout le reste...

- Elle s'en sort.

- Tous les criminels doivent payer, dit Kitty.

- Vous avez raison, Kitty, dit Leana.

- Je me souviens que votre père a payé pour le prétendu viol de cette jeune femme dans un salon funéraire du Kentucky, alors que dans la pièce voisine, ils étaient en train de préparer le corps de son père pour l'exposer. L'enregistrement de la caméra de sécurité était évidemment truqué, en dépit des témoignages des gens et de la vraisemblance des images. Je crois me souvenir qu'il a payé lourdement, c'est ça ? Elle s'arrêta pour admirer le bijou que la jeune femme portait au niveau du cou.

- Quelle magnifique broche. Le vert s'accord tellement bien avec vos yeux.

Kitty Flem Dixie sembla surprise par le compliment et décomposée par l'allusion faite sur son père, dont les méfaits avaient plongé sa famille dans la honte pendant des années. Elle posa son doigt sur l'émeraude gigantesque et était sur le point de répondre lorsque le comte Luftwick s'interposa :

- Leana, je ne peux pas vous voir, mais je suis certain que vous

rayonnez de splendeur.

- Il est certain qu'elle brille, dit Lorvenia.

Leana se tourna vers Lorvenia le sourire aux lèvres.

- Lorvenia, je ne suis pas sûre de vous avoir revue depuis que Court TV rediffuse votre procès.

- Vous regardez Court TV ?

- Lorsque j'ai des insomnies, cela m'apaise de voir d'anciennes amies.

- Je passe en rediffusion ?

- J'ai bien peur que vous ne soyez partout en ce moment. J'essaie de ne pas rater cette chaîne car vous ne savez jamais sur qui vous allez tomber. Par exemple, récemment c'était sur vous. Si je peux me permettre, je ne crois pas un instant que vous étiez au courant de ce qui se tramait dans vos magasins... Du travail au noir...

- Merci. Je n'en savais rien.

- Mais c'est évident, marmonna le comte Luftwick. Les mexicains ont le chic pour s'infiltrer partout, ajouta-t-il d'un air décidé.

Cette fois-ci tout le monde l'entendit, et quelques sourcils se levèrent pour condamner le sous-entendu raciste. La conversation s'arrêta quelques instants et Lorvenia redressa la tête.

- Je suis persuadée que vous ne saviez pas, dit Leana. Mais je suis ravie que vous vous en soyez aussi bien sortie. J'aurais aimé que ma mère ne puisse être condamnée qu'au port du bracelet électronique et ..., elle marqua un temps d'arrêt.

- Et vous avez purgé une peine de... ?

- Six mois. Dans ma demeure de Bay Harbor, sur la côte du Maine. Une vue à couper le souffle. Mes amis me rejoignaient en avion pour le dîner. Mes enfants me rendaient visite. Les Ford et les Rockefeller sont venus pour m'offrir leur soutien. Bizarrement, je n'ai pas trouvé cela difficile du tout. Je pouvais jardiner, m'amuser et prendre le temps de penser, ce que je ne fais jamais car je suis toujours tellement occupée. En fait, cela ressemblait plutôt à des vacances. Je dirai peut-être même des vacances de rêve.

- Pour moi, ça relève plutôt du cauchemar, dit le comte Luftwick.

- Absolument pas, protesta Lorvenia. Mais vous ne connaissez pas la maison, c'est pour ça. Elle est absolument délicieuse. Et ces paysages! Oh, comme j'aimerais que vous puissiez les voir !

- Je ne vois rien de rien, Lorvenia. Vous vous rappelez ? Ne jouez pas à ça avec moi, voulez-vous ? Arrêtez de m'emmerder avec mes yeux. Nom de Dieu.

- Quoiqu'il en soit, l'interrompit la comtesse... Nous sommes ravis que tout se soit aussi bien passé pour vous, Lorvenia.

- J'aurais aimé que ma mère subisse le même traitement, dit Leana.

- Mais votre mère a commis un meurtre, dit Frieda. Ce n'est pas

tout-à-fait la même chose il me semble.

- C'est vrai, répondit Leana. Ce n'est pas tout-à-fait la même chose. Elle observa le visage de Frieda.

- Vous êtes toujours si perspicace, Frieda. Si réactive. C'est quelque chose que j'admire chez vous. Et je suis vraiment désolée de ne pas vous avoir écrit depuis votre récent scandale. J'en avais l'intention, mais nous venons juste de rentrer de notre voyage autour du monde. C'est atroce que vous soyez obligée d'affronter de tels mensonges et une telle humiliation à cause de ce que la presse raconte. Nos amis de Paris en parlaient. Et même ceux de Saint Petersburg et de Pékin. Une orgie en Afrique du Sud ? Avec trois hommes, dans une de vos mines ? Comment cela pourrait-il arriver ?

- Ça n'est pas arrivé.

- Mais ils ne vont pas arrêter d'en parler.

- Moi je crois que c'est arrivé, dit le comte. Dans cette ville, certaines rumeurs descendent directement de là-haut, révélées par notre Seigneur. Je vois la part obscure de chacun d'entre nous. Même la vôtre, Frieda. Et parfois, surtout la vôtre. Désolé.

- Il est en train de plaisanter, bien sûr, dit la comtesse, et Leana vit qu'elle enfonçait ses ongles dans l'avant-bras de son époux.

- Ils parlaient de moi à Pékin ? dit Frieda.

- Oui. Mais la bonne nouvelle, je présume, est que vos avocats ont réussi à faire retirer la vidéo de YouTube suffisamment rapidement, dit Leana. C'est comme ça que j'ai eu vent de l'affaire, lorsque la nouvelle de la vidéo a fait le tour de Twitter.

- J'ai fait le tour de Twitter ?

- À un moment, vous étiez même le sujet le plus tweeté. J'ai regardé la vidéo, et même si les moments les plus chauds étaient floutés, je peux jurer que ce n'était pas vous. Je pense que la seule qui soit convaincue de votre culpabilité est Lady Molesworth, il paraît qu'elle n'arrête pas d'en parler. Mais vous savez comment elle est. Dès l'ombre du moindre scandale, elle n'a qu'une obsession en tête, sauter sur son téléphone et appeler tous les gens qui comptent dans cette ville. Elle a même téléphoné à ma mère en prison le jour où la nouvelle est tombée. Elles sont toujours en contact d'ailleurs. Je pense que c'est à cause d'elle que tout le monde est au courant.

- Vous noterez que Lady Molesworth n'est pas là ce soir, dit Frieda avec un petit sourire de satisfaction.

- Non, je n'avais pas remarqué, dit Leana. Mais j'espère qu'elle n'est pas en train d'appeler encore plus de monde, étant donné qu'elle a du temps à y consacrer.

Un serveur tapota discrètement l'épaule de Leana et la pria de bien vouloir rejoindre les Miller et Jean-Georges Laurent dans la Pool Room.

- On dirait que c'est à moi, dit Leana. Ce fut un plaisir de vous revoir. Je transmettrai vos amitiés à ma mère. Je sais bien que le fait que vous ne lui donniez pas de nouvelles est juste un oubli. Mais elle lit les journaux et elle a bien compris qu'un grand nombre d'entre vous étaient inhabituellement occupés ces derniers temps.

Lorsqu'elle se tourna pour partir, une seule personne dans l'assistance daigna lui adresser la parole.

- Au revoir Leana, dit le comte Luftwick. Vous êtes toujours aussi douée pour mettre de l'ambiance dans les groupes où on s'ennuie à mourir.

CHAPITRE ONZE

Ils marchaient dans le couloir qui menait à la Pool Room. Mario ralentit un peu et lui dit :

- Est-ce que toute cette mise en scène était vraiment nécessaire ? Nous ne sommes allés qu'en Europe. Nous n'avons jamais mis les pieds à Saint-Pétersbourg ou Pékin.

- Je l'ai fait pour ma mère. Ils pensent qu'ils valent mieux qu'elle, mais leur vie est misérable... Ça m'énerve, c'est tout. Ce ne sont que des hypocrites et ils méritaient bien un petit traitement de faveur.

- D'accord, dit-il. Tu as sans doute raison.

-Tiens, regarde la comtesse, par exemple. Elle me connaît pratiquement depuis que je suis née, et bien, chaque fois que je lui adresse la parole, elle se comporte comme si nous ne nous connaissions à peine, elle a même du mal à se souvenir de moi. C'est toute la différence entre eux et moi. Anciens riches, nouveaux riches. Ils préféreraient qu'on ne soit pas là, sauf quand ils ont besoin de nous.

Elle leva la main pour faire signe à Addy lorsqu'elle l'aperçut.

- Et voici l'exception qui confirme la règle. Si ce n'était pour faire plaisir à Addy, nous ne serions pas ici ce soir.

Lorsqu'elle s'avança dans sa direction, les flashes des photographes commencèrent soudainement à crépiter. Mario hésita un instant, puis s'écarta. Il souhaitait la laisser seule sous le feu des projecteurs, elle le méritait.

Les invités qui étaient absorbés par la composition photographique de Tootie Staunton-Miller se retournèrent, curieux de voir quelle était la cause de cette agitation soudaine. Tout-à-coup, les photos de la majestueuse demeure de la 5ème avenue ne présentaient plus aucun intérêt à leurs yeux. Depuis que Louis Ryan lui avait tiré dessus, Leana Redman n'était jamais réapparue en public. À cet instant précis, elle était la star de la soirée.

- Ta robe..., lui dit Addy alors qu'elle s'approchait pour l'embrasser. Elles sont toutes mortes de jalousie, tu ne sens pas leur regard ?

- Ah, c'est donc ça ? Il me semblait que c'était autre chose. Comme des coups de poignard dans le dos.

- Quel cynisme ! Mais ne change pas, c'est pour ça que je t'adore.

- Dis-moi un peu, à propos de la robe... dit-elle. Est-ce qu'elles se

cachent les yeux tellement elles sont éblouies ? Elles s'évanouissent ? Elles grimpent aux rideaux ? Elles marchent sur les murs ? Ou elles renversent leur verre ? Est-ce que j'ai finalement réussi à atteindre une telle perfection ?

Ils s'étreignirent un court instant.

- J'aimerais vraiment pouvoir te répondre, Leana, mais je n'y vois absolument rien. Avec ta robe, et les flashs, tu es en train d'aveugler tout le monde. On dirait une boule à facettes avec deux jambes.

- Bon, mon plan a fonctionné alors...

Ils éclatèrent de rire tous les deux.

Il lui prit la main et s'écarta pour mieux l'admirer.

- Non, sérieusement, tu es magnifique. Tu n'as jamais été aussi belle.

Je sais qu'ils vont te marteler de questions toute la soirée, mais je suis peut-être le seul ici qui se préoccupe réellement de ce que tu pourrais répondre, alors permets-moi de te demander comment tu vas.

Ils continuaient à sourire malgré la tournure plus sérieuse de la conversation.

- C'était une année difficile, Addy.

- Et ta mère ?

- Je crois qu'elle va bien. On le sait bien, toi et moi, elle joue bien la comédie, donc il est difficile de savoir exactement. Je pense qu'elle s'en sort.

- Tu veux bien lui dire que je l'embrasse ?

- Bien sûr, dès que j'aurai l'occasion de lui parler.

- Une dernière question, et j'aurai le cœur léger. Comment te sens-tu physiquement ? J'ai lu dans les journaux que la balle avait frôlé la moelle épinière.

- Oui...Trois centimètres un peu plus à droite et c'était le fauteuil roulant. Un fauteuil Prada, bien entendu, s'ils avaient accepté de me le faire.

Il ne releva pas la plaisanterie car il ne trouvait pas ça drôle. Il secoua juste la tête en guise de réponse. Et lorsqu'il le fit, les photographes, remarquant son air grave, déclenchèrent à nouveau les flashs.

- Ce sont de véritables vautours, dit-il.

Elle se tourna vers eux et les salua plusieurs fois d'un signe de la main.

- Oui, ça ne change pas. Une dernière question, Addy. Mon père est là ?

- Je ne l'ai pas vu.

- À ton avis, avait-il l'intention de venir ?

Il posa la main sur son épaule et s'approcha d'elle. Les flashs crépitèrent à nouveau du côté des photographes, noyant Leana et

Addy sous des flots de lumière saccadée.

- J'ai toujours été incapable de lire dans les pensées de ton père, Leana. Il est tellement imprévisible. Mais je pense effectivement qu'il pourrait faire une apparition.

Leana allait lui répondre lorsqu'une annonce retentit, demandant aux invités de se rendre dans la Pool Room.

Addy regarda furtivement sa montre puis balaya la salle du regard, à la recherche de Tootie. Elle n'était jamais en retard, et elle se dirigeait justement vers eux.

- Voilà Tootie, dit-il. Elle vient juste d'entrer dans la salle. Jean-Georges fera certainement son apparition dans un deuxième temps, seul, parce que c'est Jean-Georges. Allez, régalez-vous encore un peu les photographes de ta présence, le temps que je trouve un micro.

Leana avança d'un pas et prit la pose, se tournant dans différentes directions au fur et à mesure qu'ils criaient son nom. Lorsqu'elle eut fini, elle leur adressa un signe de la main et leur sourit. Les invités continuaient à s'entasser dans la salle. Elle se rapprocha d'Addy, Tootie était là.

- Bonjourcommentvaste ? débita-t-elle d'une seule traite.

- Bonjour Tootie.

Elle regarda la robe de Leana avec un certain dégoût.

- Je suis curieuse de voir ce que vont donner les photos.

- Tu penses qu'elles seront ratées ?

- Il se pourrait bien qu'on te prenne pour un feu d'artifices demain matin, ma chère. Ne sois pas surprise, c'est tout. Quoiqu'il en soit, le mieux c'est que Jean-Georges et toi vous mettiez ici, le dos contre cette fenêtre, comme ça vous faites face à la presse et à la foule.

Addy va prendre la parole, ensuite je dirai quelques phrases solennelles à propos de la tragédie du suicide et puis Jean-Georges te remettra le prix.

Un tonnerre d'applaudissements salua l'apparition de Jean-Georges.

- Va le voir, et serre-le dans tes bras, dit Tootie. Les gens aiment ce genre de petites mièvreries. Et surtout, un sourire. Voilà, comme ça. C'est très bien.

- Vous êtes resplendissante, Leana, lui murmura Jean-Georges à l'oreille.

- C'est agréable à entendre. Tootie vient juste de me prévenir qu'on risque de me confondre avec un feu d'artifices dans les journaux demain.

- Le plus beau des feux d'artifices...

Il dégageait un charme incroyable, elle en fut surprise. La cinquantaine prononcée, c'était un homme vraiment grand, avec d'épais cheveux gris qui s'accordaient parfaitement avec son teint

hâlé.

- C'est très aimable à vous de remplacer mon père.

- Un ami à moi s'est suicidé lorsque j'étais plus jeune. Ça me fait plaisir d'être là, et j'ai l'intention moi aussi de faire une donation ce soir.

Ils s'écartèrent l'un de l'autre et Leana jeta un coup d'œil vers Mario qui ne la quittait pas des yeux. Même à cette distance, elle sentait le besoin irrépressible qu'il avait de vouloir la protéger. Discrètement, en gardant les bras le long du corps, elle lui fit un petit signe de la main. Il lui envoya un baiser du bout des lèvres.

Addy arrivait vers elle avec un micro. En passant devant elle, il lui fit un clin d'œil.

- Je sais que ces soirées sont atroces, dit-il. Donne-moi cinq minutes et tu verras, tout sera terminé plus vite que tu ne le penses.

CHAPITRE DOUZE

Jean-Georges Laurent était en ligne de mire, mais ils se sentaient trop à découvert. Carmen et Alex changèrent de place, il fallait être le moins visible possible.

Quelques instants auparavant, Carmen avait téléphoné à son contact le plus fiable et le plus efficace à Manhattan. Ce qu'elle lui avait demandé allait leur coûter cher, en particulier parce qu'il aurait très peu de temps à disposition pour réussir son coup, mais elle savait, et Alex le savait aussi, que c'était la seule chose à faire pour provoquer le mouvement de panique dont ils avaient besoin pour s'échapper.

Le problème était simple.

Sans l'intervention du contact de Carmen, à peine Alex commencerait-il à pointer son arme vers Jean-Georges qu'on le remarquerait, quelqu'un s'en rendrait forcément compte, donnerait l'alerte et tous les regards se braqueraient sur lui. Mais la petite distraction prévue par son contact changeait la donne, et personne ne ferait attention à Alex, pas après ce qui devait se passer.

Profitant du chaos général, Alex réussirait à descendre Jean-Georges et Leana Redman, sans que les invités, encore sous le choc, ne réalisent quoi que ce soit. Ensuite, feignant d'être en danger eux aussi, Carmen et lui s'enfuiraient en courant par le couloir.

Tandis qu'Addy commençait à parler, Carmen vérifia l'heure sur sa montre. Plus que quelques minutes avant la remise du prix. Son contact lui avait confirmé que, même averti au dernier moment, il allait réussir à tout organiser à temps. Elle s'en doutait, c'était le genre de situations d'urgence qu'il savait généralement gérer. Il lui avait dit qu'il l'appellerait juste avant d'arriver. Ils ne se parleraient pas. Le téléphone de Carmen était en mode vibreur. Il le laisserait vibrer une seule fois avant de mettre son plan à exécution.

Elle regarda Tootie Staunton-Miller prendre le micro des mains de son époux. Elle daigna accepter un rapide baiser sur la joue avant de s'avancer devant lui.

- Qui parmi nous n'a jamais été confronté à un suicide ? Elle s'adressait à la foule. Un parent, peut-être...un ami, une connaissance... Je n' imagine pas un seul instant qu'après la catastrophe de Wall Street, qui nous a tous fait perdre énormément, et de la manière la plus inadmissible qui soit, quelqu'un ici ce soir ne connaisse pas au moins une personne qui ait connu une fin tragique.

Elle regarda Leana.

- Lorsque Harold Baines se donna la mort, Leana Redman, accablée par la perte de cet être cher, décida de transformer son chagrin en une action positive. Elle a donc décidé de faire don de cinquante millions de dollars à notre association ; cet argent est destiné à la mise en place de programmes de soutien et d'éducation dans nos centres à travers le pays. C'est un geste incroyablement beau, et lourd de sens, et j'espère de tout cœur que, comme Addy et moi, vous réaliserez combien il est crucial d'avancer dans ce projet et d'agir, si vous avez les moyens de le faire. Leana Redman fait partie de ceux qui l'ont compris, et je tiens publiquement à l'en remercier.

Merci, Leana, merci pour ce geste d'amour, je sais ce que cela représente pour vous. Je peux vous promettre que votre générosité va permettre de sauver des vies. Votre geste va changer la vie de personnes que vous ne connaîtrez jamais, que vous ne rencontrerez jamais, mais il va changer leur vie. Pour le meilleur. Ils avanceront dans la vie grâce à vous, et pour cela, vous méritez nos applaudissements.

Les applaudissements explosèrent.

Carmen regarda Alex. Sa main était glissée à l'intérieur de sa veste, prête comme lui à entrer en action le moment venu. Ils virent Tootie se diriger vers Jean-Georges et lui donner le trophée en cristal du Prix de la philanthropie, qu'Addy et elle avait créé quelques années auparavant. Lorsqu'il le saisit, il sembla surpris par son poids, de petits gloussements polis fusèrent dans l'assistance. Le trophée, gros et massif, brillait sous les lumières orange de la pièce et les flashes des appareils photos. Jean-Georges saisit le micro que Tootie lui tendait. Le téléphone de Carmen vibra dans sa main.

Tout s'enchaîna comme dans un tourbillon. Quelques minutes suffirent.

Carmen posa sa main sur le bras d'Alex, c'était le signal.

En contrebas, au niveau de la 53ème rue, une voiture attendait face à l'entrée du parking souterrain, juste au-dessous de la Pool Room. Le conducteur sortit précipitamment, et le véhicule, chargé d'explosifs, amorça sa descente vers le parking.

Une minute plus tard, au moment où Leana Redman allait faire son discours, la voiture explosa. La déflagration fit trembler le bâtiment avec une force telle, qu'elle souffla les fenêtres, projetant des éclats de verre sur la foule, et sur Leana, qui s'écroula sur le sol au moment où des boules de feu jaillissaient de toutes parts.

Ceux qui se trouvaient près des fenêtres de droite, au-dessus de l'entrée du parking, ceux-là...étaient littéralement dévorés par les flammes.

Les gens se protégeaient le visage et reculaient en titubant,

hébétés, d'autres hurlaient de peur, ou de douleur.

Alex regarda Laurent, ses cheveux gris étaient en feu. Il tournait sur lui-même, comme une toupie, cherchant à éteindre les flammes en se tapant la tête des mains. Personne ne lui vint en aide. Ils étaient trop occupés à essayer de sauver leur peau. Ses hurlements n'avaient rien d'humain. Ils venaient sans aucun doute du plus profond de ses entrailles, mais le son qu'il émettait ressemblait à des cris suraigus de femme hystérique.

Il arrêta soudain de tourner. Alex saisit son arme et visa sa tête. Les cheveux de Jean-George ne brûlaient plus, mais il était sous le choc. Lorsqu'Alex appuya sur la détente, la balle toucha son visage, mais toute la pression s'accumula dans la tête. Celle-ci explosa littéralement sur Leana et Tootie Staunton-Miller... Il avait utilisé une balle à tête creuse, celles qui s'ouvrent lorsqu'elles touchent un os.

Ce fut extrêmement bref, une seconde, deux peut-être... Mais durant ce laps de temps, Laurent sembla tituber, les bras tremblant le long de son corps, pendant que des flots de sang giclaient de sa tête béante.

Lorsqu'il s'écroula en arrière, définitivement mort, Leana s'écarta de lui et se mit à hurler. Elle avait le visage maculé de sang, d'os et de matière gluante. Sa robe argentée était à présent tachetée, rouge sang. Tootie Staunton-Miller se protégea le visage des mains, mais il était trop tard...

Elle sentit la pâte visqueuse sous ses doigts, et s'évanouit à la vue de sa main ensanglantée. Elle s'écroula sur Jean-Georges, le visage collé sur sa tête en lambeaux.

Un silence abasourdi régna dans la pièce pendant quelques secondes, puis les photographes se ressaisirent et commencèrent à mitrailler avec leurs appareils. De la fumée entrain par les fenêtres éventrées, envahissant petit à petit la salle. L'éclat des flammes rayonnait depuis le parking, créant des effets d'ombre qui semblaient donner vie aux arbres de la pièce.

Alex ajusta son arme, Leana était en ligne de mire. Au moment où il s'apprêtait à tirer, un homme surgit derrière elle et l'entraîna plus loin. Le coup partit mais manqua sa cible ; Carmen, prise au piège par la foule qui se bousculait pour s'enfuir par le couloir, venait de le heurter.

- Nous devons sortir d'ici, lui dit-elle. Maintenant.

- Tu veux qu'on la tue ou pas ?

Le réservoir de la voiture piégée explosa, soufflant d'autres vitres au passage. Alex fut de nouveau déséquilibré, secoué par le mouvement de panique généralisée qui avait gagné la foule.

La fumée gagnait du terrain. Les gens criaient, hurlaient, étouffaient. Carmen leva les yeux au plafond et vit que les tourbillons

de fumée commençaient à se répandre dans la salle.

L'équipe de sécurité était scotchée à ses oreillettes tandis que des hordes d'invités se précipitaient vers les sorties de la Pool Room. Certains fuyaient par les cuisines. D'autres s'entassaient et s'écrasaient dans le couloir.

Alex chercha Leana du regard et l'aperçut qui se dirigeait vers la sortie, en haut de l'escalier. Elle faisait corps avec la foule, la tête baissée. Seule sa robe permettait de la repérer. Il pouvait l'avoir. Il savait qu'il pouvait. Il se défit de l'étreinte de Carmen au moment où le groupe de Leana arrivait au niveau de la sortie de secours, en haut des marches. La porte ne s'ouvrirait pas, elle était verrouillée. Les hommes commencèrent à donner des coups d'épaule pour l'enfoncer, mais elle ne bougea pas d'un pouce.

- Viens avec moi, dit Carmen. Si ce n'est pas la sécurité, c'est la fumée qui va signer notre arrêt de mort, viens ! On a encore le temps.

Mais avant qu'elle ait pu ajouter quoi que ce soit, Alex se retourna et commença à se frayer un chemin parmi la foule qui les suivait. Il voyait encore Leana. Cette robe, là-bas, c'était la sienne, il le savait. Il dissimulait son arme. Il n'était qu'un invité parmi d'autres qui avançait péniblement à la recherche d'une sortie.

Une nouvelle explosion retentit derrière lui, encore plus forte que la dernière. Le bâtiment trembla si fort que tout le monde tomba à genoux. Les extincteurs automatiques se déclenchèrent sous l'effet de la fumée ; une série de pops se fit entendre lorsqu'ils entrèrent en action et commencèrent à arroser la salle. La pluie soudaine qui s'abattit sur la foule allait rendre le sol extrêmement glissant, compromettant un peu plus encore les possibilités de fuite.

- Alex ! Cria Carmen.
- Il n'était plus là.

CHAPITRE TREIZE

Il se frayait un chemin dans la foule, les yeux rivés sur la robe argentée. Elle était en bas des escaliers, et cherchait, comme les autres, à monter vers la sortie de secours bloquée. Des hommes essayaient encore d'ébranler la porte, mais les gens étaient tellement agglutinés les uns aux autres qu'ils n'avaient pas la place de prendre suffisamment d'élan.

Rester debout devenait vraiment compliqué. L'eau des extincteurs avait quelque peu dissipé la fumée, mais le sol était inondé. On entendait des appels au calme fuser, mais personne n'y prêtait attention. Jean-Georges Laurent venait d'être abattu d'une balle en pleine tête.

Tootie Staunton-Miller était toujours allongée sur lui, le visage plongé dans sa tête béante et sanguinolente. Addison Miller s'efforçait de la relever. L'eau ruisselait sur son visage accablé. Il y avait un tueur parmi eux, ils étaient tous terrorisés et n'avaient qu'une chose en tête, sortir de là.

- Mais pourquoi on s'en prend à nous ? hurla Lorvenia Billiups. Pourquoi ce carnage ?

- Demande à Leana Redman, répondit Frieda Zulrika Teeple. À tous les coups, cette balle lui était destinée. Elle attire les problèmes. C'est elle qu'ils cherchent, comme la dernière fois. Ne reste pas près d'elle !

- À l'aide, braillait le comte Luftwick. Je n'y vois rien. Vous savez tous que je suis aveugle, nom de dieu ! Où est ma femme ? Où est la comtesse ? Pourquoi elle n'est pas là pour m'aider ? Elle va me laisser crever, hein, j'en suis sûr !

Ignorant les élucubrations séniles du vieil homme, Alex se rapprochait petit à petit de sa cible, qui brillait à nouveau dans l'humidité ambiante. Ses cheveux mouillés tombaient sur son dos en boucles épaisses. L'homme qui l'avait mise à l'écart au moment du tir avait rejoint les autres en haut des marches et consacrait à présent toute son énergie à essayer de défoncer la porte. Les membres de la sécurité essayaient de maintenir un semblant de calme, mais c'était peine perdue.

Alex regarda Leana et saisit son revolver. S'il le cachait au niveau de sa taille, personne ne s'apercevrait que le tir venait de lui. Il y avait trop de chaos. Il tourna la tête pour visualiser le chemin à

emprunter en sortant. Dans la cohue, il serait difficile de rejoindre Carmen et d'atteindre le couloir... Difficile mais pas impossible.

Leana Redman était à 10 mètres de lui. Il sortit lentement son arme et s'apprêtait à tirer lorsque la salle fut plongée dans l'obscurité.

Alex fit volte-face, et attendit que les groupes électrogènes prennent le relais. Ce qu'ils ne firent pas, enfin pas immédiatement. Les lampes de sécurité s'allumaient, s'éteignaient, donnant l'impression qu'un petit farceur s'amuse avec les interrupteurs.

Une détonation retentit au-dessus de la foule, à droite d'Alex, déclenchant des cris d'hystérie. Les invités se terraient au sol ou essayaient de fuir. C'était Carmen. Il le savait. C'était sa façon à elle de l'appeler. De lui demander de la rejoindre.

Depuis l'extinction des lumières, sa main était restée immobile, plaquée contre sa taille, le revolver pointé dans la direction de Leana. Était-elle encore là, au même endroit ? Impossible de le savoir, mais il tira quatre coups rapides dans cette direction. Il sentit des corps s'affaïsser, puis tomber lourdement sur le sol. Ils étaient blessés, morts peut-être, ce qui comptait c'était qu'elle fasse partie du lot.

Il se retourna et prit la fuite à l'aveuglette, bousculant les gens sur son passage pour réussir à atteindre le couloir. Il appela Carmen.

Une autre détonation. Cette fois plus proche de lui, en face. Il courut dans cette direction, tandis que des pleurs se faisaient entendre. Tout semblait se dérouler au ralenti.

Les lampes commencèrent à s'allumer, et le visage de Carmen lui apparut. Un immense soulagement l'envahit soudain. Il l'aimait tellement. Elle était en train de lui montrer le fond du couloir, qui était plus dégagé à présent. Ils pouvaient s'enfuir par la sortie sur le côté, elle les mènerait sur l'avant du bâtiment. Il s'approcha de Carmen, mais elle le coupa dans son élan.

- La Grill Room, dit-elle. Par ces escaliers, là, et on sort sur le côté du bâtiment. Pas par devant. Par le côté. Maintenant !

Il saisit son poignet et commença à avancer en dégageant le passage. Piétinant et bousculant à tout va, ils atteignirent l'escalier, dévalèrent comme ils purent les marches jusqu'à la réception et, dans un dernier effort, parvinrent à s'extraire du bâtiment.

D'autres invités les avaient suivis dans leur course. À l'extérieur, le bruit des sirènes déchirait la nuit.

Carmen et Alex se fondirent dans la foule qui quittait cet enfer. Toutes les lumières étaient revenues.

Trop tard. Elles pouvaient bien briller maintenant, ils étaient hors d'atteinte.

ÉPILOGUE

UN MOIS PLUS TARD

Vêtue d'un bas de maillot de bain noir, Carmen marchait sur le ponton de son bungalow, qui s'étirait sur l'océan Pacifique, à Bora Bora. Elle contempla l'eau incroyablement turquoise, puis plongea. Sous ses pieds, une nuée de poissons s'éparpilla sur son passage. C'était forcément ça le paradis, son coin de paradis à elle.

Un autre splash retentit dans son dos. Alex réapparut à la surface en même temps qu'elle. Ils se sourirent, se tournèrent autour et finirent par nager l'un vers l'autre. Ça faisait quatre semaines qu'elle était ici, avec lui. Elle était envahie d'un sentiment profond... Si ce n'était pas de l'amour, ça y ressemblait étrangement.

- Qu'est-ce qu'on mange ce soir ? demanda-t-il.
- Ce que tu vas réussir à prendre avec ton harpon.
- Attention, tu vas peut-être finir dans nos assiettes alors !
- Très drôle !
- Du moment que tu es heureuse...
- Tu as pris les masques ?
- Ils sont posés là-bas, au bord du ponton.
- On va faire un tour ?

Il nagea jusqu'au ponton, attrapa les masques et lui en lança un. Ils s'équipèrent en silence.

- On risque encore de voir des requins. Cela fait plusieurs jours qu'ils ne sont pas venus par ici.

- Qui sait...

Elle cracha un petit jet d'eau dans sa direction.

- Au cas où ils sont là, je te signale que cette fois, je sors de l'eau. Pas question de me cacher derrière le récif comme la dernière fois, tu ne m'auras pas. Ils viennent trop près. Ils me font vraiment peur.

- Mais, ce sont juste des requins à pointe noire. On ne les intéresse pas le moins du monde. Et où est passé ton goût de l'aventure ?

- J'ai déjà affaire à toi... dans la chambre... et ça me suffit amplement !

Ils plongèrent tous les deux. Grâce à son masque, Carmen pouvait à présent parfaitement distinguer les fonds sous-marins. Des hordes de poissons noirs, dont elle ne connaissait absolument pas le nom, nageaient en bancs avec d'autres poissons jaunes vif, se faufilant entre des tortues de mer, des poissons irisés de bleu aux queues jaunes frétilantes, quelques énormes raies chauve-souris, et une

exceptionnelle raie Manta. Plus bas encore, vers le fond, le récif corallien, qui abritait la plupart d'entre eux. Elle leva la tête et aperçut, de l'autre côté du bungalow, un groupe d'autres poissons qui paraissaient le long de son bateau à moteur.

Ondulant des bras, elle remonta à la surface, reprit une bouffée d'air et plongea à nouveau. Les hôtes des lieux semblaient les tolérer à présent ; en l'espace de quelques secondes, ils se retrouvèrent entourés de dizaines de curieux poissons rayés noir et jaune. C'étaient ceux qu'ils préféraient, ils étaient doux, magnifiques, curieux et hardis.

Carmen regarda Alex, qui flottait parmi eux, tournant en rond pendant que les poissons suivaient la cadence.

Elle s'apprêtait à l'imiter lorsque ce qu'elle crut être un harpon fusa dans l'eau et faillit transpercer Alex.

Il était tellement absorbé par sa parade avec les poissons qu'il ne vit et n'entendit rien. Elle lui asséna un rapide coup de pied alors qu'un autre harpon déchirait la surface de l'eau.

Cette fois il le vit et l'entendit ; le harpon glissa entre eux et embrocha une des tortues. L'eau commença à se teinter de rouge, ce qui ne manquerait pas d'attirer le genre de bêtes dont ils auraient préféré se passer.

Elle était en train de manquer d'air, et savait qu'Alex ne tiendrait pas longtemps non plus. Du doigt, elle lui indiqua les pilotis du bungalow. Ils s'enfoncèrent le plus profondément possible mais les bulles qui remontaient en surface dévoilaient leur trajectoire.

Des dizaines de harpons commencèrent à transpercer la surface de l'eau. L'un d'entre eux effleura la tête de Carmen, lui coupant une mèche de cheveux au passage. Alex se rapprocha d'elle, la prit par la taille, et d'un effort commun, ils nagèrent à toute vitesse pour atteindre la poche d'air sous le bungalow.

- Ils nous ont retrouvés, dit-il.
- Comment ils ont fait ? Personne ne connaît cet endroit.
- Apparemment si.
- Mais c'est impossible.
- Tu vois bien que non. Il leva la tête. Attrape une de ces poutres, et grimpe. Ce sont des harpons qu'ils tirent. Ils risquent de nous en planter un dans les jambes.

Ils se hissèrent tant bien que mal.

- Je n'ai pas entendu de bateau, dit Carmen. C'est le seul moyen d'arriver ici. Nous sommes coupés du monde.

- Ils sont peut-être équipés de bouteilles.

Elle secoua la tête.

- Non, les harpons viennent d'en haut. Ils plongent verticalement, pas horizontalement. Ils doivent être tirés depuis le rivage. Il faut se

déplacer de l'autre côté du bungalow et monter dans mon bateau. Elle se pencha vers la surface et plongea sa tête dans l'eau.

- Tu les as, tes requins, dit-elle. Ils ont été attirés par la tortue. Ils sont en train de la déchiqueter, là, juste en-dessous.

Un nouveau harpon fut tiré, et cette fois, ils eurent la confirmation que c'était bien depuis le rivage. Au lieu de s'enfoncer dans l'eau, il traversa le bungalow, brisant une vitre et ressortant par une fenêtre ouverte de l'autre côté avant de mourir dans l'océan.

- Ils ont vu mon bateau, dit-elle. Le harpon vient de traverser le bungalow. Comment on va faire pour s'en sortir ?

- On va se servir du bateau comme d'un bouclier. On détache les amarres, et on nage aussi loin que possible pour pouvoir monter à bord et quitter cet enfer.

- Tu es en train de me dire qu'il faut plonger dans l'eau avec tous ces requins ? Fais-moi plaisir, mets ton masque, et jette un coup d'œil en bas. Et ensuite, tu me diras ce qu'on doit faire.

Il la regarda un instant sans bouger, puis il ajusta le masque sur son nez et plongea la tête dans l'eau. Lorsqu'il réapparut, son visage était crispé.

- Il y en a au moins une centaine, là-dessous.

- Je suppose que la tortue a disparu.

- Oui, mais pas le sang.

- Tu sais, ça pourrait jouer en notre faveur. S'ils voient du sang remonter à la surface, ils vont penser qu'un de nous deux a été touché. Ou même tué.

Un autre harpon traversa la hutte, brisant une seconde vitre.

- Il faut atteindre le bateau, dit-il. C'est notre seule chance.

- Écoute, ils vont bien finir par manquer de harpons. Nous pourrions attendre la tombée de la nuit.

- Carmen, il n'est même pas midi. Ils vont trouver un moyen d'arriver jusqu'ici. On ne sait même pas s'ils ont des revolvers ou des fusils. Ils sont venus pour nous tuer, pas pour nous faire peur. Nous ne pouvons pas rester ici.

- Je n'arrive pas à croire qu'ils en arrivent là, dit-elle. On leur a pourtant bien fait passer le message en tuant Laurent ; ils savent qu'ils risquent de finir de la même manière s'ils nous cherchent.

- Et si ce n'était pas eux ? Si c'était quelqu'un d'autre ? Quelqu'un dans ton passé ?

- Hum, je ne sais pas. Je ne vois pas. Tout ça n'a aucun sens. Je suis extrêmement prudente, tu le sais bien. Je ne comprends pas comment quelqu'un a pu savoir que j'avais une planque ici.

- Ce n'est pas la question pour l'instant, dit-il. On va jusqu'au bateau, tu te glisses de l'autre côté, je détache les amarres et ensuite, quand je t'ai rejointe, on l'emmène aussi loin que possible à la nage.

Dès qu'on sera hors d'atteinte, on monte à bord, on démarre le moteur et on se taille d'ici.

Elle savait qu'ils n'avaient pas d'autre choix.

- Qu'est-ce que ça donne côté requins ?

Il plonge sa tête dans l'eau et se redressa rapidement, recrachant toute l'eau qu'il avait dans la bouche.

- C'est de pire en pire. Il y a des requins-marteaux maintenant.

- Je vais vomir.

- Allez, on bouge. Va de l'autre côté du bateau.

Au-dessus de leur tête, un harpon vint se planter dans le ponton, leur rappelant l'urgence de la situation.

Carmen se glissa dans l'eau et baissa la tête en direction des requins. Elle savait très exactement où se trouvait le bateau, et nagea jusqu'à lui sans quitter des yeux l'armée de squales qui patientait, à l'affût.

Pour l'instant, les requins ne leur prêtaient aucune attention. Mais combien de temps encore resteraient-ils indifférents ? Ils étaient affamés. C'était évident. L'eau tachée de sang continuait d'en attirer d'autres. Et il y avait quelque chose qu'elle n'avait pas dit à Alex... Quelque chose qui n'arrangeait rien. Depuis ce matin, elle avait ses règles, voilà pourquoi elle ne nageait pas entièrement nue. Elle avait pris ses précautions, elle portait son bas de bikini et avait mis un tampon. Mais il suffisait d'une seule goutte de sang pour briser cet équilibre déjà précaire.

Elle le regarda nager jusqu'aux amarres. Il y en avait deux. Il devait lever ses mains au-dessus du ponton pour pouvoir les détacher. Mais comme elles étaient cachées par le bungalow, personne ne pouvait l'apercevoir depuis le rivage. En effet, il passa inaperçu. Le bateau fut rapidement libéré, et Alex plonge pour la rejoindre.

- Maintenant on nage, dit-il.

- Jusqu'où ?

- Au moins 500 mètres.

- En poussant le bateau ? Avec tous ces requins ? C'est encore plus profond là-bas. Donc les poissons sont plus gros aussi. C'est vraiment dangereux. On peut se retrouver nez à nez avec n'importe quoi.

- Ça prendra moins de temps que tu ne le penses. On nage de toutes nos forces, mais attention, avec les pieds sous l'eau. À aucun moment, tu ne heurtes la surface des pieds. C'est compris ? S'ils nous entendent, c'est fini.

- Mais Alex, ils vont bien finir par voir le bateau.

- Oui certainement, mais normalement, on sera déjà hors de portée. On doit courir le risque. Allez. Nage !

- Je dois t'avouer quelque chose, dit-elle. J'ai mes règles depuis ce matin. Elle vit le regard inquiet d'Alex, et ne lui laissa pas le temps de

répondre.

- J'ai un tampon, mais ça ne va pas arrêter le massacre. Les requins vont sentir l'odeur du sang.

- Alors, on se dépêche. Garde la tête baissée. Si un requin s'approche de toi, tu lui donnes un coup de poing sur le sommet de la tête. Si ça se complique, nous n'aurons plus le choix, nous grimperons dans le bateau et mettrons les gaz. En espérant qu'on s'en sorte.

Elle s'immergea, et crut que son cœur allait s'arrêter de battre. Au loin, sur leur droite... Deux plongeurs équipés de bouteilles. L'eau était suffisamment claire pour qu'elle puisse estimer la distance qui les séparait. 800 mètres environ. Mais, vu leur vitesse, ils les rattraperaient en un rien de temps. Ils étaient équipés de fusils harpons. Elle vit un des hommes les montrer du doigt. Ils étaient repérés.

Elle releva la tête.

- Deux hommes. Sur ta droite. Harpons. Droit sur nous. Viens par là. On va nager du côté gauche.

Il plongea la tête dans l'eau, les aperçut, et vint se ranger contre elle, se hissant légèrement pour que sa bouche soit juste au-dessus de la surface de l'eau.

- Dans tous les cas, soit ils vont nous tirer dessus, soit ils vont viser le bateau. Ils vont le faire couler. Nous devons monter à bord maintenant et ficher le camp. C'est notre seule chance.

Elle savait qu'il avait raison. Ensemble, ils parvinrent à se hisser sur le bateau. Ils étaient à peine montés à bord qu'un autre harpon traversa le bungalow et fila dans le ciel, au-dessus de leur tête.

Carmen se précipita à l'avant. Son bateau n'était pas n'importe quel bateau. Il lui avait coûté une fortune, il était extrêmement sophistiqué. Un tour de clé suffisait à le faire vrombir. Mais au moment où elle le ferait, les deux moteurs surpuissants ameuteraient leurs poursuivants. Elle regarda Alex, il était allongé sur le côté du bateau.

- Dépêche-toi, dit-il.

S'aplatissant autant qu'elle le pût, elle tourna la clé. Les moteurs grondèrent. Soudain, les sifflements des harpons et des balles déchirèrent le ciel.

Elle commença à mettre les gaz.

Elle poussa sur la manette. De toutes ses forces.

En contrebas, un des hommes tira.

Le harpon perfora le côté droit du bateau, mais au lieu de continuer sa course vers la gauche, il se planta dans la cuisse d'Alex, la clouant littéralement contre la coque. Horrifiée, elle vit son visage se tordre de douleur tandis qu'une pluie de harpons s'abattait sur eux. Certains ricochaient sur le bateau. D'autres s'échouaient dans l'eau.

- Dépêche-toi ! hurla-t-il, les dents serrées. Dégage, dégage avant qu'ils recommencent !

Évitant de penser à ce qui allait se passer pour Alex, étant donnée sa terrible blessure, elle s'obligea à rester concentrée et fit bondir le bateau pendant que l'assaut continuait.

C'était un vrai cauchemar. Le fracas des vitres qui volaient en éclats la poursuivait. Puis, ce fut l'explosion. Un des harpons venait de toucher le réservoir de propane qui se trouvait dans la cuisine.

Elle regarda par-dessus son épaule et aperçut son bungalow adoré en proie aux flammes. Elle avait vécu tellement longtemps ici. Et maintenant, il ne restait plus rien. Elle poussa encore les gaz et accéléra jusqu'à ce qu'ils soient, a priori, hors d'atteinte. Elle vira à gauche et mit le cap vers une crique. Elle sentait de l'eau tiède inonder ses pieds. Son bateau allait couler. Accélérant à fond, elle se rapprocha de la crique. Celle-ci se trouvait à des kilomètres du bungalow. Elle connaissait la famille qui habitait cette maison. Ils pourraient les aider.

- Ça va ? demanda-t-elle.

Pas de réponse.

- Tu les vois encore ?

Silence.

Elle tourna la tête vers lui et vit qu'il fermait les yeux. Son visage était étrangement pâle. Son regard se figea soudain sur le fond du bateau. Ce qu'elle avait pris pour de l'eau tiède, c'était du sang. Le sang d'Alex. En clouant sa cuisse contre la coque, le harpon avait créé une sorte de bouchon qui empêchait que l'eau ne pénètre à l'intérieur, mais pas que le sang coule. Le harpon avait touché une artère. Il était en train de se vider de son sang.

D'un mouvement rapide, elle fit glisser son bas de maillot de bain et le noua au-dessus de la blessure. Elle tapota son visage en lui demandant de répondre. Rien. Elle le secoua doucement, lui demanda encore une fois de parler. Rien. Elle vérifia son pouls. Rien.

Elle sentit la panique l'envahir. Il était devenu tellement important à ses yeux. Il donnait un sens à sa vie. Elle ne pouvait pas le perdre. Ce n'était pas juste. Elle l'aimait profondément. Reste avec moi, dit-elle en le secouant plus fort. Reste avec moi, je t'en supplie. Reste, Reste !

Il fallait tenter un massage cardiaque. Mais comment faire pour l'allonger alors qu'il était accroché à la coque à cause du harpon ?
Improvise, Carmen.

Elle posa son oreille sur sa poitrine. Aucun battement. Elle vérifia son souffle. Il ne respirait plus. Elle passa son bras derrière lui pour le soutenir, et frappa sa poitrine du poing pour que le cœur reparte. Elle pressa ses lèvres sur les siennes et souffla l'air dans ses poumons.

Aucune réaction. Elle recommença, plus fort. Le poing sur la poitrine. De l'air dans ses poumons. Encore, et encore.

Elle répéta la procédure quatre fois de suite avant de prendre son pouls. Aucune pulsation.

Il était mort.

Elle scruta le rivage au loin mais ne vit rien d'autre que la fumée qui s'élevait dans les airs, au-dessus des arbres. Elle regarda Alex et détesta la vision de ce corps inanimé. Elle trouva une serviette à l'arrière du bateau et la plaça sous sa tête, pour qu'il soit mieux installé. Elle effleura sa joue avec le dos de la main, et se pencha pour l'embrasser une dernière fois. Elle se rendit compte qu'elle tremblait. De douleur. De rage. Elle voulait y retourner, et les tuer les uns après les autres, après ce qu'ils venaient de faire à Alex. Mais y aller, c'était signer son arrêt de mort.

Elle recula et s'assit à la place du conducteur. Elle n'était plus rien. Ne servait plus à rien. N'espérait plus rien. Elle perdit son regard dans l'océan, tandis que le bateau se balançait et tanguait, bercé par le clapotis de l'eau. C'était apaisant. Presque hypnotique. Elle s'abandonna. Des minutes... Des heures. Le soleil descendait à présent dans le ciel. Quelque chose heurta le bateau. Le poussa. Carmen revint à la réalité. Elle regarda autour d'elle au moment où un coup de fouet battit la surface. Elle se ressaisit. En se penchant, elle comprit immédiatement. L'eau était infestée. Des dizaines de requins grouillaient autour du bateau, probablement attirés par le sang d'Alex, qui devait s'écouler par le trou.

Elle devait se reprendre. Il fallait qu'elle s'en sorte. Alex aurait été furieux de la voir se laisser aller.

Réfléchis.

La famille qu'elle connaissait, là-bas, pouvait l'aider. Ses contacts aux États-Unis lui enverraient un nouveau passeport. Pour partir d'ici, elle serait obligée de changer d'identité, mais c'était le genre de choses qui pouvait se résoudre à l'étranger.

Avec son passeport, elle recevrait tout ce dont elle aurait besoin pour ressembler à sa nouvelle photo. Elle s'était déjà retrouvée dans des situations identiques, enfin... pas tout à fait identiques. Avant, elle n'était pas amoureuse. Elle eut envie de crier, là, en plein soleil, dans le vide. Mais son instinct la fit taire. Elle ne pouvait pas se permettre de se faire remarquer. Ils auraient été trop contents de les avoir tous les deux.

Elle redémarra le bateau, et tournant le dos à Alex, elle avança vers la crique.

Au fur et à mesure qu'elle approchait, ses traits se durcirent. Quelques requins giflèrent le bateau bruyamment, mais elle ne leur accorda pas la moindre attention, elle gardait les yeux rivés vers

l'horizon. C'était là-bas qu'elle trouverait de l'aide. De petits bungalows étaient disséminés derrière les palmiers qui ondulaient sous le vent. Elle allait retrouver ses amis. Ensuite, elle retrouverait ses ennemis.

Viendrait le temps de la vengeance.

Elle le leur ferait payer très cher.

* * *

Durant le mois qui suivit l'incident du Four Seasons, Leana Redman resta cloîtrée dans son appartement de Park Avenue. Elle ne voulait pas sortir tant que ceux qui avaient tué Jean-George Laurent, et qui avaient également essayé de la tuer, n'étaient pas derrière des barreaux.

Elle avait reçu des appels, notamment de sa mère et de son demi-frère, Michael. Mais, malgré la couverture médiatique dont était abreuvée la ville depuis le début de l'enquête, elle n'avait reçu aucun appel de son père.

Elle essayait de se convaincre qu'elle n'était pas surprise ou déçue. Mensonge. Sa mère lui avait bien dit qu'il ne changerait jamais. Et c'était la vérité. Il attendait que ce soit elle qui l'appelle, mais elle ne lui ferait pas ce plaisir. Plus que jamais, elle commençait à se détacher de lui. Elle avait conscience qu'elle se faisait du mal en passant son temps à essayer de deviner pourquoi il était comme ça. Il ne s'intéressait pas à elle. Et même si c'était difficile, elle devait accepter la réalité.

Un matin, après avoir passé des nuits entières à discuter avec Mario, notamment au sujet de la sécurité qu'il voulait mettre en place lorsqu'elle sortirait à nouveau, Leana décida qu'il était temps que de mettre un terme à tout ça. Elle ne pouvait pas passer sa vie enfermée. Il fallait qu'elle se ressaisisse, qu'elle aille de l'avant et réalise ses rêves. Elle le devait au moins à Harold. Il aurait détesté qu'elle se résigne. Il lui avait confié son argent dans un but précis ; pas uniquement celui de réussir, mais de se mesurer à son père et de réussir.

Elle devait concrétiser ses projets. Pour elle-même, et pour Harold.

En y réfléchissant, elle avait toujours couru des risques dans la vie, que ce soit durant sa jeunesse, à cause des drogues dont elle abusait, ou maintenant, parce qu'elle avait à faire aux ennemis de son père. Elle devait se remuer, aller à l'hôtel et se remettre au travail. La rénovation avait débuté trois semaines auparavant. Sa place était là-bas, parmi eux.

Il fallait qu'elle supervise les travaux en cours et donne des conseils.

Cet hôtel, c'était un peu son bébé, elle devait s'en occuper.

Elle se leva.

Après sa douche, elle enfila un jean et un sweat-shirt et descendit dans la cuisine. Mario était en train de se préparer un petit-déjeuner. Il faisait froid dehors, il avait allumé un feu dans le salon, à côté de la cuisine.

Il lui jeta un coup d'œil lorsqu'elle entra.

- Bonjour, dit-il.

Elle l'enlaça et déposa un baiser sur ses lèvres.

- Qu'est-ce que tu prépares de bon ?

- Il faut peut-être réaménager la cuisine, mais les plaques fonctionnent encore. Ici, tu vois ? Je t'ai préparé une omelette. Il la fit glisser sur une assiette blanche. Leana s'assit et lui sourit.

- Tu l'avais préparée pour toi.

- Et alors ? Je vais en faire une autre. Jus de fruit ?

Elle hocha la tête.

- Café ?

- Une cafetière entière, s'il te plait !

- Tout ce qui te fait plaisir... Tu as prévu quoi aujourd'hui ?

Elle s'appuya sur son dossier et versa du café dans sa tasse préférée.

Elle fut submergée par un sentiment de soulagement et de gratitude lorsqu'elle lui répondit :

- Quelque chose de différent.

Il posa l'assiette devant elle. Il cherchait à paraître désinvolte, et elle lui en était reconnaissante.

- Ah bon ? Quoi par exemple ?

Elle prit sa fourchette et attaqua l'omelette.

- Je pense que j'ai besoin de prendre l'air, dit-elle. Si je reste enfermée un jour de plus, je vais finir par moisir. Elle montra l'omelette du doigt.

- Au fait, elle est délicieuse.

- C'est le fromage.

- Quoi que ce soit, je me régale.

Il cassa deux œufs et commença à les battre dans un bol.

- Alors, où vas-tu ? Aujourd'hui, c'est mon jour de service à la soupe populaire. Tu viens avec moi ? Tu m'aiderais à décharger les provisions.

Depuis qu'elle le connaissait, la seule chose à laquelle il ne dérogeait jamais, c'était d'aider ceux qui avaient eu moins chance que lui. Elle avait beaucoup appris à ses côtés. Toutes les soupes populaires de New York avaient bénéficié de son engagement sans

faillie.

- En fait, si ça ne te dérange pas, je crois que je vais aller travailler, répondit-elle.

Il parsema le bol de fromage, de poivrons et d'oignons. Elle sentit qu'il réprimait un sourire.

- Hein, travailler ? Tu es prête ?

- Oui, dit-elle. Je pense même que je suis super prête. Je me suis un peu trop écoutée dernièrement. Il est temps de passer à autre chose.

Le fait de s'entendre prononcer ces mots la stimula, et la troubla aussi. Elle n'était pas idiote. Elle savait parfaitement ce qui l'attendait.

Elle imaginait les attentes et la pression qui pèseraient sur elle, lorsque la presse découvrirait qu'elle était de retour à l'hôtel, et qu'elle avait pour projet d'en faire un lieu magique. Elle savait qu'on ne manquerait pas de la comparer à son père, et à sa sœur. Est-ce que cette Redman-là serait aussi douée que les autres ? Est-ce que Leana possédait le talent de sa sœur ? De son père ?

Elle n'en savait rien. Mais en dépit de tous les pièges et de toutes les difficultés qu'elle rencontrerait sur sa route dans les prochains mois, il y avait quelque chose qu'elle ne pouvait pas ignorer. C'était la poussée d'adrénaline et l'excitation qui irradiaient en elle. Elle se sentait vivante, exactement comme le jour où elle avait rencontré Mario et était tombée amoureuse de lui.

Elle pouvait réussir.

Elle était entourée. Mario était là, à ses côtés. Harold vivait, dans son cœur. Et même Celina l'encourageait, de là-haut.

Il était temps qu'elle, Leana, se fasse son propre nom... Un nom qui ne lui servirait pas uniquement à signer des chèques.

#

**Acheter “Manhattan, souviens-toi”, le prochain livre de la série,
[ici](#).**

**Romans de Christopher Smith
sur Kindle**

5ÈME Avenue (Premier roman dans la série Fifth Avenue)

La Course Dex Taureaux (Deuxième roman dans la série Fifth Avenue)

Bons Baisers de Manhattan (Troisième histoire courte dans la série Fifth Avenue)

Liens de Sang (Quatrième roman dans la série Fifth Avenue)

Manhattan, Souviens-Toi (Cinquième roman dans la série Fifth Avenue)

La série complète de Fifth Avenue

Merci d'avoir acheté et lu "Bons baisers de Manhattan".
J'espère que ça vous a plu.

Vous pouvez me contacter à l'adresse
ChristopherSmithBooks@gmail.com pour tout commentaire ou
toute suggestion.

Vous pouvez me rejoindre sur ma page sur Facebook [ici](#).

Encore merci.

Christopher